PREMIERE RETRAITE

Sous les auspices du

CERCLE VILLE-MARIE

prêchée par le

REV. PERE ALEXIS

du monastère des capucins,

A OTTAWA,

Dans l'Eglise de Notre-Dame de Bonsecours

MONTREAL, DECEMBRE 1890.

Sténographiée par

MARCEL GABARD

Publiée par

L'ADMINISTRATION DU STENOGRAPHE CANADIEN

Imprimerie du Commerce, 27 rue Fortification

1891

BX2375
A44.

PREMIERE RETRAITE

sous les auspices du

CERCLE VILLE-MARIE

prêchée par le

REV. PERE ALEXIS

du monastère des capucins,

OTTAWA.

Dans l'Eglise de Notre-Dame de Bonsecours

MONTREAL, DECEMBRE 1899.

Stenographiée par

MARCEL GARARD

Publiée par

L'ADMINISTRATION DU STENOGRAPHE CANADIEN

Imprimerie du Commerce, 27 rue Turgeon

1901

PREFACE

Cette humble brochure contient les pieuses et apostoliques instructions données par le Révérend Père Alexis, durant la retraite préparatoire à la fête de l'Immaculée Conception, dans la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours.

Comme c'est la première fois qu'une retraite est prêchée spécialement pour les membres du Cercle Ville-Marie ainsi que pour leurs amis des professions libérales et du commerce, j'ai cru leur être agréable en leur offrant le souvenir le plus durable qu'ils en puissent garder: l'imprimé même des sermons.

Ce petit volume sera, ce me semble, d'une grande utilité aux nombreux jeunes gens qui ont suivi ces pieux exercices: il leur rappellera en tout temps les sages conseils que leur a donnés le savant et éloquent capucin pour les guider dans la pratique de leurs devoirs de chrétiens.

Plusieurs parties des sermons sont reproduites "*in extenso*" ou à peu près; pour le reste, ce ne sont que des notes.

Je tiens à prévenir les lecteurs que je

porte seul toute la responsabilité de cette publication. A eux, par conséquent, de vouloir bien user d'indulgence pour tout ce qui pourrait leur paraître défectueux et incomplet dans ces quelques pages où ils doivent s'attendre à retrouver la reproduction fidèle des pensées développées par l'orateur sacré.

J'aime à croire que les jeunes gens de Montréal et tout spécialement les membres du Cercle Ville-Marie, feront bon accueil à ce petit souvenir de la belle retraite qu'il nous a été donné de faire au pied des autels de Marie, dans le vénérable et pieux sanctuaire de Bonsecours.

MARCEL GABARD.

RETRAITE PREPARATOIRE

A la Fête de l'Immaculée Conception

SOUS LES AUSPICES DU

CERCLE VILLE-MARIE

OUVERTURE, 30 NOVEMBRE 1890

LE PECHE

Dimanche soir, 30 novembre

Iniquitatem meam ego cognosco; et peccatum meum contra me est semper.

Je reconnais mes iniquités; mes péchés sont toujours devant moi.

Ps. L. 4.

MESSIEURS,

Le seul mal véritable est le péché, puisque lui seul vous empêche d'être heureux. C'est donc contre lui qu'il faut concentrer tous nos efforts. Voilà pourquoi aussi, je veux, dès ce soir, vous faire voir ce que c'est que le péché.

Ah! si les hommes le connaissaient bien avec sa malice et ses conséquences, comme leurs yeux s'ouvriraient, comme leur cœur le prendrait en horreur! Mais le plus souvent chez nous le mal a l'ignorance pour complice.

C'est cette ignorance que nous allons combattre, en étudiant avec soin le péché. Nous verrons d'abord ce qu'il est et quelle en est la malice.

Daigne la Vierge Marie, le refuge des pécheurs, implorer pour nous la grâce de Dieu. AVE MARIA...

I

Le péché, dit le catéchisme, est une transgression délibérée de la loi de Dieu. Dans cette action criminelle, je découvre trois degrés : un oubli, une révolte et un désordre. Voyons ce que c'est que l'oubli de Dieu :

Dieu est infini ; il remplit tout de son immensité ; nous sommes en lui comme nous sommes dans l'air que nous respirons, comme les poissons sont dans les flots de la mer : *in ipso vivimus, movemur et sumus.*

Il est juste aussi ; et après avoir partout établi l'harmonie, il exige que son œuvre réponde à sa nature, que, partie de Dieu elle retourne à lui. C'est ce qu'on appelle l'hommage, l'adoration.

Dans l'état de grâce, messieurs, nous nous conformons bien à la volonté divine ; notre âme remonte au Seigneur aussi naturellement que la fumée de l'encens monte au ciel.

Mais dès que nous péchons tout se trouble en nous. Nous perdons la claire notion des choses; nous ne comprenons plus, nous oublions. A quoi nous sert alors notre raison, si nous vivons en Dieu sans songer à lui, pas plus que le poisson qui s'agite dans le cristal des eaux? Nous nous ravalons au rang des êtres inférieurs chez qui l'instinct remplace l'intelligence.

Si encore Dieu confiné dans sa dignité de premier auteur des choses, s'était contenté de nous donner une fois le mouvement et la vie, laissant à nos soins de vivre et de nous protéger contre les ennemis qui nous entourent; peut-être, absorbés par cette responsabilité de notre salut, aurions-nous une excuse d'oublier un bienfait si précaire et si lointain.

Mais il n'en est pas ainsi; car Dieu c'est la Providence, c'est-à-dire qu'il pourvoit et veille incessamment. Oui, messieurs, au lieu de dire que notre vie se poursuit, nous devrions dire que nous continuons d'être créés, puisque notre existence n'est qu'une série non interrompue de créations nouvelles. C'est ainsi que la ligne n'est qu'une suite de points juxtaposés. Nous tendons sans cesse à la mort, comme un objet tend vers son centre; à chaque instant Dieu

nous sauve, nous porte, nous empêche de tomber. Nous sommes semblables, non au ruisseau qui sort de sa source et qu'on pourrait tarir sans doute en détournant son cours, mais plutôt à ces canaux artificiels, qu'invente l'industrie humaine et qui s'épuisent au moindre arrêt de la force qui les alimente.

Ainsi le cours de notre vie est soumis à l'action incessante de Dieu. Et nous vivons sans penser à lui ! Que l'eau, qui coule en murmurant, s'en aille sans un regard, sans une pensée pour celui qui la pousse, c'est le propre d'une créature inanimée ; que le petit enfant d'un mois s'endorme sur sa couche sans un regard pour sa mère qui le berce, c'est le propre d'une âme latente ; mais dans un homme ce serait un crime. Aussi laissez les mois passer, laissez l'âme qui germe dans cette chair si tendre poindre et donner signe de vie ; le premier regard intelligent, la première flamme d'amour qui jaillira de cet œil, sera pour sa mère.

Le pécheur, plus ingrat que l'enfant, plus insensé, ne pense point à son Dieu.

Et pourquoi, messieurs ? Parce qu'il s'absorbe dans la jouissance grossière ; parce que clouant ses yeux en bas sur la boue, il ne sait plus, il ne veut plus

les lever vers le ciel, dont la splendeur du divin soleil l'épouvante.

Voilà pourquoi cet oubli du pécheur pour son Dieu est si coupable : il est volontaire.

Et pourtant l'oubli de Dieu qu'implique le péché, n'est qu'un premier degré qui semble pardonnable quand nous le comparons au second : la révolte.

Oui, le péché est une révolte formelle contre Dieu puisque c'est un acte délibéré. Si le pécheur ne détrône pas Dieu, ce n'est pas sa faute, son action y tend évidemment.

Dieu notre souverain a fait des lois ; il nous a prescrit des devoirs. Vous les connaissez : ce sont les commandements de Dieu : tu n'adoreras que moi seul ; tu honoreras tes parents ; tu ne feras de tort à personne, pas même en paroles ; tu ne commettras point d'impuretés, pas même en pensées.

Voilà les lois de Dieu. Elles obligent sous peine de mort. C'est Dieu lui-même qui l'a proclamé sur le Sinaï, qui ne cesse de le proclamer par le ministère de son Eglise, qui enfin a eu soin de le graver au fond de votre conscience.

Eh bien ! que fait le pécheur ? Il connaît bien ces lois ; car qui peut les igno-

rer? Il sait même quelle sera leur sanction; Jésus-Christ l'a dit: le Paradis ou l'enfer. Cependant, après avoir vu tout cela, tout pesé, il s'écrie comme jadis Satan: non je n'obéirai point: *non serviam*. Telle est, messieurs, la révolte, cachée au fond de tout péché mortel.

Si du moins le pécheur avait espoir de triompher dans sa lutte contre Dieu, son calcul paraîtrait moins insensé. Mais comment se bercer d'une telle illusion? L'idée même que tout homme a de Dieu nous en montre la folie. Dieu n'est-il pas l'immensité, la toute puissance, la justice? S'il est la justice, il punira les contempteurs de ses lois; s'il est la toute puissance, personne ne pourra lui résister; s'il est l'immensité où fuir loin de ses regards perçants? L'Ecriture est pleine des cris de désespoir du pécheur: "Seigneur dit le Psalmiste, où fuirai-je loin de vous? comment éviter vos regards? Monterai-je au ciel? Vous y régnez; descendrai-je aux enfers? vous y êtes. Prendrai-je dès le matin des ailes pour m'enfuir aux confins du monde? Mais c'est vous-même qui soutenez mon vol. Je me suis dit: qui sait si la nuit ne me sera pas propice? Mais pour vous la nuit est comme le grand jour."

Non, nous ne pouvons éviter sa puis-

sance ; notre révolte est aussi criminelle qu'insensée. Suspendus sur l'abîme du néant, snspendus sur l'abîme plus redoutable de l'enfer par la main divine qui nous porte, que faisons-nous, que fait le pécheur ? Il mord cette main protectrice, il déchire son Sauveur pour le forcer à le perdre. Et Dieu, pour le préserver, a besoin de lui faire une perpétuelle violence. Telle est la révolte contre Dieu. Mais, direz-vous, mon Père, malgré les efforts du pécheur, Dieu n'est point atteint par le péché. Son crime en somme ne lui fait point de mal ; car Dieu qui jouit d'un bonheur infini n'en peut être privé par personne.

Messieurs, c'est une erreur. Le péché prive effectivement Dieu d'une partie de sa gloire ; et c'est là le troisième degré qu'il comporte, je veux dire le désordre qu'il jette dans la nature.

Dieu a deux sortes de gloire, en effet, une gloire essentielle et une gloire accidentelle. La gloire essentielle il la tient de lui-même et de ses éternelles perfections ; personne ne peut la lui ravir.

Mais sa gloire accidentelle, celle qui lui vient des créatures et qui consiste dans la perfection de ses œuvres extérieures ; cette gloire si grande, dont

il est si jaloux, le péché la lui enlève assurément.

Pourrez-vous jamais comprendre combien le monde est beau? Un Dieu seul pouvait le faire; un Dieu seul peut assez l'admirer. Lui-même fut ravi en contemplant son ouvrage. *Vidit cuncta quæ fecerat et erant valde bona.*

Avez-vous jamais pensé à cet air qui vous entoure? Subtil, impalpable, sans odeur, il se glisse en tout votre être, pénètre dans vos poumons pour rallumer à chaque seconde le flambeau de votre vie qui s'épuise; il anime ainsi les animaux, les plantes même, et forme autour de la terre sur plusieurs lieues d'épaisseur, une mer azurée auprès de laquelle l'océan n'est qu'un élément grossier et impur.

A travers ces ondes claires et sonores de l'atmosphère que voyez-vous, qu'entendez-vous? Vous voyez des feux lointains qui scintillent dans l'espace et qui ne sont autre chose qu'autant de mondes distincts marchant d'un mouvement propre et restant néanmoins tous d'accord; vour entendez des bruits, des sons; et ces bruits, frappant votre oreille, émeuvent votre cœur; et ces sons éveillent votre raison et suscitent

en vous des pensées, vous communiquent des impressions.

C'est par eux qu'une âme entre dans une autre âme et fait d'elle ce qu'elle veut ; ce son qui frappe votre oreille vous fait sourire, vous fait pleurer, vous fait trembler.

Avez-vous réfléchi, messieurs, à ce soleil qui nous éclaire ? Ce n'est qu'une étoile fort petite, et pourtant c'est notre vie, notre salut.

Quand elle s'éloigne, d'épaisses ténèbres couvrent la terre ; le froid, l'horreur nous environnent, tous tremblent, tous se retirent dans quelque abri.

Quand elle commence à briller à l'horizon le voile noir et étoilé du ciel se replie, les nuages s'empourprent et s'embrasent, la cime des montagnes s'illumine, la nature s'émeut, les oiseaux s'éveillent et commencent leurs concerts, la brise s'agite dans le feuillage, les prés, les champs frémissent ; les gouttes de rosée suspendues aux brins d'herbes attendent impatiemment le rayon de soleil qui doit les emporter et les boire. Puis le soleil paraît enfin, roi lumineux ; il éclaire, il échauffe, il fait vivre. Tout croît, tout mûrit sous ses feux.

Avez-vous jamais pensé à tout cela,

messieurs ? est-il rien de plus ravissant ? Cet oiseau qui voltige, cette feuille qui tournoie, ce brin d'herbe, cet insecte, ne sont-ils pas autant de chefs-d'œuvre faits par un auteur sublime, pour vivre ensemble d'une même vie ?

A côté de ces charmants spectacles n'en avez-vous pas vu d'autres imposants: des montagnes qui se perdent dans les nues, des éclairs, des tonnerres ; la mer immense, tantôt calme et molle, tantôt furieuse et mugissante ?

Tout cela ne vous semble-t-il pas harmonieux, tout cela ne vous parle-t-il pas le même langage. Louange à Dieu Notre Créateur. !

Eh bien, messieurs, toutes les forces du monde ne peuvent rien sans vous. Cette nature si belle est par elle-même inconsciente. Elle chante, mais elle ne peut pas mettre des paroles à ses chansons, un sens à ses concerts.

Pour rendre ce chant intelligible, pour en faire un hommage et l'offrir à qui de droit, il faut une intelligence supérieure qui donne une pensée à tous ces bruits, un but à ces vagues aspirations, qui compose enfin la mélodie à laquelle toutes les harmonies de la nature servent d'accompagnements et d'accords.

Cette intelligence souveraine, direc-

trice, c'est le roi des créatures, c'est le chef-d'œuvre du Créateur, c'est l'homme, c'est vous.

Oui, l'homme seul peut entonner l'hymne de louanges qui plaise au Seigneur parce que lui seul a le droit d'interpréter les mille voix de la nature, et d'en composer un cantique, une offrande d'actions de grâces digne de la Suprême Majesté.

Voyez nos livres saints ; ils sont pleins de ces chants de l'homme exaltant Dieu au nom de la nature : Louez le Seigneur montagnes et collines ; mers et fleuves, louez le Seigneur ; forêts, arbres fruitiers, animaux, poissons, reptiles, bénissez-le ; terre entière louez son nom, bénissez-le pendant l'éternité.

Tels sont les chants dignes de l'homme, dignes de Dieu.

Soudain survient le péché. Alors tout s'abat, tout s'écroule. Le roi de la nature devient son corrupteur ; il l'entraîne dans sa révolte. Comme il est son interprète, son ambassadeur officiel, c'est toujours par lui qu'elle parle ; et elle ne prononce plus que des paroles de mort.

Dès lors toute gloire est ravie à Dieu ; le monde ne fait plus que l'insulter et ne concourt plus qu'à sa honte.

Ecoutez ce nouveau langage : O créatures c'est moi seul qu'il faut servir, à moi seul doivent s'adresser vos louanges ; car je suis votre seul maître, votre seul roi. Dieu n'existe point ; *non est Deus ;* l'unique Dieu n'est-ce pas moi qui vous parle, qui commande, et qui peut même vous punir ?

Tel est le langage que le pécheur tient aux créatures. Et celles-ci, victimes innocentes de sa perfidie, s'empressent de lui obéir, deviennent ses complices et coopèrent sans le savoir à son crime.

C'est ainsi que le péché dépouille le Créateur de cette gloire accidentelle dont il est si jaloux.

Voilà, messieurs, quel est le péché dans ses trois principaux caractères : désordre, révolte, oubli.

Mais quelle est réellement sa malice ? C'est ce que nous allons examiner dans cette seconde et dernière partie.

II

La malice du péché est-elle infinie, messieurs ? Oui et non. Relativement à celui qu'elle attaque, elle est bien infinie en effet, puisque c'est Dieu. Mais en soi et relativement à nous elle ne l'est point. Nous ne pouvons faire rien qui ne soit

fini, borné, limité puisque nous sommes des créatures. D'un autre côté, nul péché mortel n'a un degré de malice illimité puisque nous découvrons entre chacun des degrés, et que nous leur attribuons dans l'enfer les peines dont l'intensité varie.

Si tel péché, tout en étant mortel, est cependant moins grave que tel autre, il n'est donc point infini dans sa malice.

Ces principes établis, cherchons à sonder la malice du péché. Cette malice, messieurs, est absolument insondable, incompréhensible. Le péché, c'est la négation de Dieu, c'est une tentative de le détruire, un attentat de lèse-majesté ; c'est lui qui a crucifié Notre Seigneur Jésus-Christ.

Et, comme le pécheur fait un acte délibéré, quoiqu'il ne voie pas toute la portée de son action, il en accepte néanmoins la responsabilité tout entière. C'est pourquoi il est déicide au même titre que les Juifs qui l'ont crucifié. *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* Eux non plus ne voyaient pas toute la portée de leur acte.

Ce n'est pas que notre ignorance ne nous soit d'aucune excuse. Notre Seigneur Jésus-Christ, nous enseigne le contraire puisqu'il en a pitié : " Seigneur,

s'écrie-t-il, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." Ne nous montrons pas plus sévères que notre divin Maître qui est en même temps la suprême Vérité.

Mais cette excuse est peu de chose, car aujourd'hui notre ignorance est bien affaiblie, et nous sommes mieux instruits que les Juifs. Si en effet notre raison reste toujours confondue devant la malice du péché, si elle ne peut la comprendre ; nous sommes éclairés néanmoins par les lumières de la foi. Ces lumières suffisent amplement dans la matière ; en nous indiquant la peine du péché, qui est l'enfer, elles nous en démontrent assez la gravité.

C'est ce que je vais vous faire voir. Vous savez que dans l'origine un premier péché fut commis ; il est assez tristement célèbre sous le nom de péché originel. A peine fut-il commis qu'il était déjà rétracté, que déjà Adam et Eve pleins de douleur et de repentir commençaient à verser des larmes qui n'ont plus tari depuis.

Et pourtant vous savez quelles furent les suites de ce premier péché. Leur énumération toute simple nous fait éloquemment comprendre sa malice.

Le désordre est entré dans le monde à

partir de ce péché là ; le Paradis fut fermé, la terre devint stérile, les animaux se révoltèrent contre l'homme qui était leur roi.

Mais ce fut bien pis au fond de nous-mêmes, c'est là surtout que le désordre éclata.

Cette parfaite harmonie entre l'âme et le corps, qui était le chef-d'œuvre de Dieu, fut à jamais rompue. Il y eut en nous désormais deux hommes ennemis. Vous en savez quelque chose vous tous qui m'écoutez, qui gémissez sans cesse de ce combat contre nature qu'on appelle la lutte des passions. Hélas ! le bonheur a fini pour la triste humanité depuis la perte du Paradis.

Ce combat perpétuel qui se livre au dedans de nous-mêmes, les hommes se le livrent entre eux. De là les disputes, les inimitiés, les guerres, l'esclavage et la perpétuelle servitude du faible sous le joug du fort. Toujours, dans tous les lieux, et sous des noms divers, la faiblesse sera opprimée et gémira sous les coups des méchants. Et pour couronnement la mort.

Telles sont, messieurs, les tristes suites d'un seul péché. Comprenez-vous maintenant quelle doit être sa malice ? Mais poursuivons.

Après le péché du premier père les hommes ont eux-mêmes péché. Combien de fois ? Dieu seul le sait. Les grains de sable du rivage, les étoiles qui par milliards étincellent au firmament peuvent seuls égaler le nombre de nos péchés ; tous nos calculs à nous sont impuissants.

Mais ce que nous savons c'est ce que le péché coûte à Dieu et ce qu'il a fait pour nous sauver, sans pouvoir même y réussir.

Dieu nous aime avec une tendresse infinie. Une mère à moins d'amour. L'Ecriture est pleine de ces expressions de la divine charité. Il nous garde comme la prunelle de son œil : *ut pupillam oculi.* Il vole comme l'aigle et nous couvre de son ombre, il nous prend sur ses ailes et nous excite à voler. Plus tendre que l'époux pour son épouse, il nous reçoit après une infidélité et nous tend de nouveau ses bras.

Mais c'est peu que tout cela ; il va infiniment plus loin. Pour nous sauver il sacrifie son Fils unique : *Sic deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret.*

Rappelez-vous, messieurs, l'histoire de ce Fils unique dans le monde : Voyez-le pauvre petit enfant dans l'étable de

Bethléem, souffant le froid et les maux de l'enfance. Voyez-le pauvre ouvrier de Nazareth travaillant de ses royales mains. Voyez-le pauvre voyageur sur les chemins poudreux de Samarie, mendiant un verre d'eau. Voyez-le sur la croix les pieds et les mains percés exhalant son dernier soupir.

Pourquoi tout cela, messieurs, si ce n'est pas par amour pour vous ? *Sic Deus dilexit mundum.*

Mais ce n'est point encore tout. Il nous laisse de sa tendresse un gage encore plus touchant, je veux parler de son Corps et de son Sang dans la divine Eucharistie.

Oui Jésus-Christ, oui Dieu se fait la nourriture des hommes. Oui perpétuellement caché sur l'autel, il reste avec nous, il se donne à nous ; il fait plus, il nous appelle avec des gémissements indicibles, il nous sollicite avec toutes les grâces de son Saint-Esprit.

Tels sont les mystères de Jésus-Hostie.

O merveilles de l'amour divin devant lesquelles notre intelligence s'anéantit !

Et pourtant, messieurs, ces hommes que Dieu a tant aimés, ces hommes pour qui son fils est venu sur la terre, pour qui il reste encore sur l'autel... eh bien,

que l'un de ces hommes commette le moindre des péchés mortels, et qu'il meure sans avoir eu, je ne dis pas la volonté, mais même le temps de se repentir, et aussitôt Dieu le damnera, le damnera pour l'éternité.

Alors plus d'amour, plus de pardon, plus de remède, mais l'éternelle douleur, l'éternel désespoir et la rage éternelle.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, la malice du péché ? Si Dieu est juste, ses châtiments sont équitables, si Dieu est bon, sa justice est lente à punir. Que faut-il donc pour que sa bonté s'épuise, pour que sa justice s'exerce avec une aussi impitoyable rigueur ?

Un seul péché mortel.

Après cela, comment se fait-il, messieurs qui m'écoutez, que vous restiez encore en paix ? Comment se fait-il, instruits maintenant comme vous l'êtes, que vous quittiez cette église tranquilles et l'âme à l'aise ? Etes-vous donc innocents ? aucun de vous n'a-t-il commis de péchés ?

Ou doutez-vous de mes paroles ? Je n'ai pourtant rien inventé, c'est Dieu qui parle par ma bouche et qui vous fait ces terribles menaces : *Stipendium peccati mors :* la mort éternelle voilà le prix du péché.

Pensez-y avant de dormir, pensez-y et repentez-vous. Le péché se pardonne quand on le pleure, mais malheur à qui s'endort dans son péché, malheur à qui abuse des longanimités de Dieu.

O mon Dieu, ayez pitié de moi ; je suis si malheureux ; je connais mon inquité et mes péchés sont toujours devant moi.

Comment se fait-il que ces péchés que je pleure, je n'aie pas la force de les éviter ! Infortuné ! le mal que je hais je le commets et je ne fais pas le bien que j'aime. Misérable que je suis qui me délivrera donc de ce corps de mort !

Tel est mon cri de détresse après celui de l'Apôtre St Paul. Mais celui qui consola l'Apôtre me consolera moi aussi, car il possède un souverain remède.

Votre grâce, ô mon Dieu, suffit à tout. Donnez-nous la donc, surabondante, efficace, irrésistible, afin que nous devenions des hommes nouveaux, afin que nous détestions le péché comme il convient, c'est-à-dire plus que la mort.

LES FINS DERNIERES

Lundi soir, 1er décembre

Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.

Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais.

Eccli VII, 40.

MESSIEURS,

En voyant votre nombre et votre sympathie j'ai modifié mes plans et j'ai condensé mes idées pour avoir le temps de vous parler d'une façon plus personnelle et par conséquent plus fructueuse. Ce soir je vais vous parler en un seul discours des grandes scènes de la mort, du jugement et de l'enfer.

Et c'est pourquoi je vous prie de m'écouter avec une grande simplicité de cœur, car c'est le seul moyen de profiter de ce discours.

LA MORT

Inutile n'est-ce pas de vous apprendre que nous mourrons tous.

De ce monde il nous faudra partir. Quand, comment, pour aller où ? terribles questions que nous allons étudier ensemble, non certes dans le but de nous effrayer, mais dans le but de parer au danger qui nous menace.

Nous mourrons tous. Je n'ai point besoin, messieurs, de vous prouver que vous mourrez. Tout jeunes que vous êtes, vous n'êtes plus sans connaître la mort. Tournez les yeux autour de vous et vous trouverez la place vide de quelque être chéri qui n'est plus : d'un père, d'une mère, d'un frère, d'un ami. Vous mourrez à votre tour et vous n'en doutez pas.

Mais quand mourrez-vous ? Ah ! c'est ici, messieurs, que commence la longue série de vos erreurs et de vos illusions.

Si j'en croyais vos rêves et vos désirs, vous ne mourriez qu'après une vie bien longue d'années et de bonheur. Hélas ! il n'en est point ainsi ; du reste, que vous viviez quelques années ou quelques jours, c'est tout un : les années ne sont qu'un jour auprès de l'éternité ; car au bout de vingt ans vous ne serez pas plus prêts qu'aujourd'hui, et la mort viendra vous surprendre. Vous mourrez au moment où vous n'y penserez pas.

Il est bien un tiers des personnes qui meurent de mort subite, par accident, en voyage, sans avoir vu le prêtre, en un mot sans avoir eu le temps de se reconnaître et de recevoir les sacrements avec la connaissance.

Il en est un autre tiers qui après avoir vécu pieusement, meurent pieusement, préparés d'avance par une longue maladie.

Enfin il en est d'autres dont le sort est plus douteux. Ceux qui savent combien la contrition est difficile, combien l'examen de conscience exige de calme dans l'esprit, ceux-là s'épouvantent à la pensée d'avoir à se confesser dans une heure d'agonie, c'est-à-dire de combat, alors que l'âme et le corps aux prises avec l'ennemi se débattent pour échapper à sa mortelle étreinte.

Je connais des faits effroyables qui témoignent de cet abandon de Dieu à cette heure dernière. Des hommes qui après avoir refusé jusqu'au dernier quart d'heure le ministère d'un prêtre, l'ont réclamé à grands cris et sont morts désespérés avant qu'il fût venu.

Vous le voyez nous mourrons tous par surprise.

Comment mourrez-vous? Ah! mes-

sieurs, soyez en sûrs, vous mourrez comme vous aurez vécu.

C'est l'Ecriture qui l'affirme: là où penche l'arbre, il tombe. " Je me confesserai, dit-on, lorsque je me sentirai malade, et je mettrai ordre à ma conscience ".

Et vous croyez, messieurs, qu'il en sera ainsi, et qu'après une vie de péché, il vous suffira d'une larme de repentir pour aller au Paradis.

Nous savons tous qu'il faut mourir, oui, messieurs, vous mourrez tels que vous êtes maintenant.

Je sais qu'il est des exceptions, *une* sur *cent;* ne comptons jamais sur une exception, messieurs, c'est un calcul d'insensé.

Je sais qu'il est des hommes comme Littré, qui ont le bonheur de recevoir le baptême après quatre-vingts ans d'existence et monter droit au Paradis.

L'Ecriture est toute pleine des menaces de Dieu irrité des mépris des impies: " *Deus non irridetur:* Dieu ne se laisse pas jouer ". Après avoir frappé toute votre vie à la porte de votre âme, il se lasse et il vous abandonne à son tour.

Je vous parlais tout à l'heure des

morts subites. Il est clair que dans ce cas on ne peut se repentir.

Mais combien de fois arrive-t-il que, quoique le prêtre vienne à temps et que le malade ait encore sa connaissance, de fait, il ne peut ni se repentir pleinement, ni faire une bonne confession.

Vous n'ignorez pas, messieurs, que la confession et le repentir sont des choses bien difficiles. Pour ma part je ne me confesse jamais sans trembler. Or comment, si lorsque nous sommes dans la plénitude de notre intelligence une bonne confession est une chose si pénible, comment dis-je, pouvez-vous croire qu'à l'heure de la mort elle devienne facile? N'est-ce pas une folie de faire dépendre son éternité d'un passage si hasardeux, alors que tout défaille en nous, intelligence, mémoire et volonté?

D'ailleurs, je le repète, la justice de Dieu a de terribles et mystérieux secrets. Ce n'est pas en vain qu'on la brave; elle prend sa revanche un jour. Vous le savez, on ne peut avoir de repentir efficace sans la grâce; et cette grâce, Dieu n'est pas forcé de la donner; ce n'est pas celui qui pendant toute sa vie est resté sourd à ses appels, qui

peut, à la mort, compter sur elle. Gardons-nous d'une semblable illusion.

Nous mourrons donc comme nous aurons vécu, rien n'est plus certain ; nous mourrons donc comme nous sommes maintenant.

Eh bien ! je vous le demande, messieurs, qui m'écoutez, si la mort descendait en ce moment dans cette chapelle pour vous emporter tous, comment la recevriez-vous ? Rentrez en vous-mêmes. Répondez.—En quel état vous trouvez-vous ? Êtes-vous prêts à comparaître devant le tribunal de Dieu ? Êtes-vous en état de grâce ou en état de péché ? Quel serait votre sort ? le ciel ou l'enfer ? Répondez !

Ah vous tremblez ! vous voyez le péril où vous met votre imprudence. Pleurez, pleurez, et venez vous jeter aux pieds d'un prêtre pour implorer pénitence et pardon.

Nous avons répondu aux deux questions quand et comment mourrons-nous? Il nous reste à répondre à la troisième. Où irons nous ? Hélas ! messieurs. Nous irons au ciel ou dans l'enfer. Tout dépend du jugement qu'il nous faudra subir, tout dépend de nous.

Nous irons au ciel si nous sommes

prêts à mourir, si nous ne nous laissons pas surprendre ; nous irons en enfer si nous endurcissons notre cœur. Et voilà pourquoi nous faisons cette retraite, et voilà pourquoi, à partir d'aujourd'hui, nous nous tiendrons toujours prêts à mourir.

Les moines qui passent dans la prière les jours et les nuits, qui gardent devant Dieu, un perpétuel silence, ne l'interrompent que pour se dire, lorsque par hasard ils se rencontrent dans quelque cloître obscur, " frère il faut mourir."

Oh que la pensée de la mort est une pensée salutaire, et qu'elle suffit pour chasser loin de nous les tentations.

Le mourant voit tout s'obscurcir autour de lui ; il sent les mille liens qui unissent l'âme au corps se rompre et se dissoudre ; et la porte d'une autre existence s'entr'ouvrir. L'avenir, le passé se succèdent devant ses yeux comme des lueurs, mais des lueurs pleines d'épouvantes.

Il voit les jours de sa vie si rapides et si follement gaspillés, la longue suite de ses fautes et de ses crimes, le petit nombre de ses vertus. Et puis il voit, de l'autre côté de la mort, un avenir sans limites, une immortalité. Mais à l'entrée de cette immortalité se dresse

un tribunal sévère, et de ce tribunal partent deux voies contraires qui mènent au Paradis ou à l'enfer.

Quel spectacle, quelle terreur ! Où ira-t-il ? il se repent sans doute maintenant de ses péchés, mais n'est-ce pas trop tard, et son esprit saisi par ce spectacle est-il capable d'un acte humain ?

Cependant le prêtre arrive, il s'approche du moribond. Il lui adresse quelques paroles, lui fait quelques questions ; il prête l'oreille, mais de cette gorge desséchée ne sortent que des sons inarticulés. Et le prêtre contemplant cette bouche entr'ouverte, ces grands yeux profonds et fixes, tremble et devient rêveur. Sur cette tête déjà glacée il fait le signe de la croix, à cette pauvre âme en détresse il donne une dernière bénédiction, et puis il s'en va tout pensif sans savoir si le dernier acte de son ministère est un acte de vie ou de mort.

Puis vient l'agonie. Le mourant soupire ; ses bras décharnés s'agitent convulsivement comme pour repousser un ennemi invisible. Cet ennemi est Satan, le tentateur de la dernière heure, qui guette sa proie et livre un suprême combat. Oh ! l'horrible chose ! On a vu des justes succomber dans cette dernière lutte à une tentation de désespoir.

Et puis tout est fini. Encore un frémissement, encore un souffle et puis l'âme s'envole et comparaît devant Dieu.

Ne vous effrayez pas, messieurs de ces pensées, elles sont salutaires ; elles vous empêcheront de tomber.

Un jour il vous faudra mourir, de ce monde il vous faudra partir. Qui sait quand ?

Je sais bien que je vous parle un dur langage, mais c'est parce que je vous aime, messieurs. J'ai tant peur de vous voir périr que je vous avertis brusquement. Vous dormez et je vous éveille.

Que diriez-vous d'un ami, qui vous trouvant endormis sur le bord d'un abîme, n'oserait vous éveiller de peur de vous effrayer ? Vous l'appelleriez un ami cruel et sans cœur. Eh bien, moi je ne veux pas encourir un tel reproche et voilà pourquoi je vous avertis.

Convertissez-vous pendant qu'il en est temps encore, car demain il sera trop tard, convertissez-vous, car c'est aujourd'hui l'heure de la grâce et cette heure ne reviendra plus.

On a bien tort de se rassurer par la pensée de la bonté de Dieu. Cette bonté est grande sans doute, mais la justice à ses droits aussi.

Et maintenant, messieurs, repentez-vous pendant que vous en avez le temps, confessez-vous, frappez votre poitrine, pensez souvent à votre dernière heure, c'est le meilleur moyen de ne pas pécher.

LE JUGEMENT

Au grand jour du jugement, tous les péchés des hommes seront découverts et chacun recevra la juste rétribution de ses actes. Plaise à Dieu que la pensée de cet auguste tribunal vous rende sages, afin que si l'amour de Jésus-Christ n'est pas capable de vous retenir dans le sentier de la vertu, la crainte, du moins, vous arrête.

Vous savez quels seront les évènements précurseurs de ce fatal moment.

Les immenses multitudes qui pendant tant de siècles ont couvert le monde successivement, seront là dans un morne silence, tous réunis attendant l'arrivée du Fils de Dieu.

Alors il apparaîtra lui-même, dit l'Evangile, dans une grande puissance et dans une grande majesté.

Il ne sera pas seul, il aura la Cour Céleste avec lui, Marie sa mère, et les

anges qui lui feront escorte et qui lui serviront de messagers.

A l'aspect du Juge dont les yeux lanceront des éclairs, tous les hommes, justes et pécheurs, seront saisis de crainte; car les justes eux-mêmes ne sont pas purs devant Dieu : *cum vix justus sit securus.*

Jésus-Christ fera un signe, et aussitôt, les anges, prompts comme la pensée, sépareront les bons d'avec les méchants; ils placeront les bons à droite et les méchants à gauche.

Ce sera alors un cruel déchirement; pendant que, pleins de joie, les justes se laisseront conduire au lieu de leur bonheur, les méchants pousseront des cris lamentables. L'époux appellera son épouse, le père appellera son fils, le fils tendra les bras vers sa mère. Trop tard ; ils ne vous connaîtront plus, car ils perdront le souvenir de ce qui pourrait les affliger.

Où serez-vous, messieurs, à droite ou à gauche? Rentrez en vous-mêmes et demandez-vous où vous serez ?

Alors, comme dit l'office des morts, *liber scriptus proferetur in quo totum continetur unde mundus judicetur ;* le livre des actions des hommes sera ouvert devant eux. Ce sera un livre où tout y

sera écrit et nous lirons tous d'un coup d'œil; rien ne sera confondu, rien ne sera oublié.

Comme il n'y aura plus de temps alors, nous défilerons tous sans nous lasser devant le juge et devant l'univers.

Notre conscience, comme un miroir brillant, montrera aux yeux de tous, nos moindres actions et nos pensées.

Quelle honte et quelle confusion ! Les saints eux-mêmes seront un instant consternés. Ecoutez St-Bernard : " en ce jour là, dit-il, la honte de mes péchés me plongera dans la crainte et dans l'angoisse, lorsqu'on dira de moi : Voici Bernard et ses œuvres ! "

Ah ! messieurs, si St. Bernard tremblait à la seule pensée du jugement, combien plus devons-nous trembler nous autres ? Combien dois-je trembler, malheureux que je suis, à la seule pensée d'être jugé devant l'univers et devant Dieu ? Je devrais mourir de honte.

C'est bien la pensée du roi Prophète, lorsqu'il s'écria en parlant des pécheurs : " qu'ils rougissent et soient conduits en enfer."

Un jour, tous les péchés de votre vie, seront proclamés devant le monde en-

tier; devant Dieu, devant vos parents, votre père, votre mère, vos sœurs. Tous seront témoins de votre ignominie.

Tout se tournera contre vous en ce moment terrible. Les premiers à vous accuser, savez-vous qui ce sera? vos complices. Ce jeune homme que vous avez induit au mal se lèvera et s'écriera : "Seigneur! si je me suis perdu, c'est celui-ci qui m'a perdu par ses conseils perfides; sans lui je me serais sauvé." Cet autre, avec qui vous avez commis le crime s'écriera : "s'il m'avait repoussé je serais rentré en moi-même, il mérite la même peine que moi."

A ces accusations, Dieu vous regardant avec indignation, vous dira : "parlez, si vous avez quelque chose à répondre : *narra si quid habes ut justificeris.*"

Hélas! messieurs, que répondrez-vous? Ah! vous resterez muets; on ne peut plus mentir devant Dieu. Peut-être cependant alléguerez-vous l'ignorance, la faiblesse, la surprise. Mais alors, vos propres amis se lèveront à leur tour contre vous. Votre mère vous dira—"enfant maudit qu'as-tu fait de mes conseils? quel compte as-tu tenu de mes larmes? combien de fois ne t'ai-je pas averti du malheur que tu te préparais, et toi tu

riais, tu te moquais, tu ne tenais aucun compte de mes avis."

Vos maîtres à leur tour, bien malgré eux sans doute, mais poussés par l'Esprit-Saiut, se lèveront et diront : " combien de fois ne vous avons-nous pas avertis, qu'avons-nous dû faire que nous n'ayons pas fait ? n'avons-nous pas été jusqu'à vous punir pour vous corriger ? et tout cela a été inutile. Moi-même je me lèverai à mon tour et je vous dirai : " souvenez-vous de cette retraite où je vous conjurais de vous corriger. Ne vous ai-je pas dit que si vous ne renonciez pas à tel péché, à telle action honteuse, à telle pensée impure, vous seriez damnés pour toute l'éternité? Ne vous ai-je pas dit que si vous cachiez encore en confession ce péché mortel qui vous ronge, vous iriez un jour brûler au fond des enfers ? Ne vous ai-je pas conjurés avec larmes de profiter de cette mission que Dieu vous envoie et de vous préparer au jugement comme si vous alliez mourir demain ? Si je vous l'ai dit, pourquoi avez-vous méprisé mes avertissements, pourquoi avez-vous ri de mes menaces ? Maintenant il est trop tard et vous ne pouvez plus vous repentir."

Voilà comment nous parlerons, messieurs.

Que ferez-vous dans une si cruelle extrémité ? Confus, gémissants, vous tomberez et demanderez pardon ! Mais hélas ! il n'y aura plus de pardon. Dieu sera inexorable : " *Non parcam in die irae et vindictae, non parcam !* " Non je ne pardonnerai pas, dit le Seigneur ; au jour de ma colère, je ne veux plus pardonner.

La cause est plaidée : un silence de mort règne dans cette multitude qui attend sa sentence pour toute l'éternité.

Tout à coup Notre Seigneur Jésus-Christ se lève de son trône, il se tourne vers ceux qui sont à droite et leur dit : " Aujourd'hui l'heure de la rétribution est venue, l'heure du bonheur éternel, car je suis celui qui rend au centuple un verre d'eau donné en mon nom. Venez donc mes amis, venez les bénis de mon Père, recevoir le royaume qui vous a été préparé de toute éternité : *Venite benedicti Patris mei, percipite regnum paratum vobis a constitutione mundi.*"

Puis se tournant vers sa gauche, Jésus-Christ leur dira d'une voix sévère : " allez maudits au feu éternel, préparé pour le démon et pour ses anges ! "

A ces paroles épouvantables les damnés pousseront des cris.

Mais que vois-je ? l'abîme entr'ouvert avec ces flammes tourbillonnantes !... tombez, tombez, troupe infortunée. votre enfer commence et vos cris ne sont plus entendus.....

Ah ! messieurs, tombons tous à genoux, pleurons, humilions-nous, frappons-nous la poitrine, qne notre cœur se brise de douleur et de repentir.

Où serez-vous, messieurs ; où serons-nous tous ? Quel sera notre partage ? le paradis où l'enfer ?

Ah demandons tous pardon ; disons : " Seigneur vengez-vous, punissez-nous sur la terre, pourvu que vous nous pardonniez au ciel : *hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.*"

Pénitence ! Pénitence ! Ce mot devrait suffire pour vous rassurer. Dieu n'est point sévère il désire vous sauver plus que vous-mêmes ; c'est pour vous qu'il est mort sur la croix.

Pénitence, pénitence ! faites tous pénitence et vous obtiendrez tous le pardon.

L'ENFER

Vous savez ce que c'est que l'enfer, messieurs? C'est un lieu ténébreux plein de douleurs et de larmes, où les damnés,

privés de la vue de Dieu, souffriront éternellement avec les démons.

Où est ce lieu? au centre de la terre? que nous importe? Ce qui est certain, c'est qu'à peine aurons-nous rendu le dernier soupir, à peine notre éternelle sentence aura-t-elle été prononcée, si c'est une sentence de damnation, qu'aussitôt, corps et âme, nous serons précipités dans les abîmes infernaux.

Je ne veux pas, messieurs, faire ici un tableau d'imagination, et frapper vos esprits, par des images de fantaisie; non la réalité dépasse en horreur tout ce que l'homme peut concevoir.

Ce que nous savons encore c'est que nous seront punis par où nous aurons péché.

Ces yeux qui s'étaient arrêtés avec complaisance à d'immondes tableaux, ces yeux seront torturés et arrachés sans cesse. Cette langue calomniatrice qui perçait jadis, comme un poignard, la réputation du prochain, cette langue sera percée, déchirée et tombera en pourriture; ces pieds, ces mains, tous ces sens, tout ce corps, jadis, instruments d'iniquités, seront maintenant les instruments de la vengeance divine.

Il n'y aura pas jusqu'à ces misérables amis qui ont commis avec vous le mal, qui vous ont poussé à le commettre qui

ne soient alors des cruels ennemis et de nouveaux instruments de tortures. Que de reproches, que de sanglantes accusations! "Misérable dira celui-ci, c'est toi qui m'as conduit dans cet enfer, ce sont tes conseils perfides, ce sont tes exemples qui m'ont damné." Et vos anciens amis dans le désespoir grinceront des dents contre vous.

Alors vous rougirez de honte et de confusion, vous fermerez les yeux pour ne pas voir le spectacle qui vous entoure. Mais au dedans de vous-même vous souffrirez un nouveau combat. Votre âme exaspérée dira à votre corps: "misérable c'est donc toi qui m'as entraînée dans le vice; c'est donc toi corps infâme qui me tiens maintenant enchaînée dans ces lieux; voilà donc la récompense de ma lâche complaisance?" le corps lui répondra: "O âme vile, de quoi donc te plains-tu toi qui au lieu de me conduire t'es laissée entraîner? Etait-ce à moi à commander? n'étais-je pas sujet à ton empire; n'étais-tu pas chargée de moi? Et voilà que maintenant par ta faute nous sommes tous deux punis, mais tu es le plus coupable."

Et pendant que l'âme et le corps parleront ainsi, messieurs, voilà que les

démons surviendront et les mettront tous les deux d'accord en les confondant ensemble: " Ame vaine, corps voluptueux, de quoi vous plaignez-vous, vous avez eu sur la terre vos plaisirs, il faut avoir ici vos peines; c'est moi qui vous ai tentés."

Vous êtes donc justement punis et justement confondus dans un éternel supplice.

Quels sont donc, messieurs, les supplices de l'enfer? Ils sont si nombreux qu'il est impossible de les décrire. Je ne parlerai que de trois principaux: le feu, le dam et le remords.

Imaginez-vous, si vous le pouvez, le grand lac d'enfer avec son affreuse obscurité, illuminé parfois par des flammes d'incendie.

Dans cette mer de feu, dans cette lave bouillonnante, les damnés sont jetés après leur sentence; c'est leur demeure, leur maison. Ils poussent des cris affreux. Dévorés par un feu qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et du corps, ils sont consumés et renaissent incessamment. A mesure qu'un membre est rongé par la flamme il se reforme. Les nerfs ne perdent rien de leur sensibilité, et après cent ans de

supplices ils éprouvent les mêmes impressions qu'au premier instant.

Quelle pensée, messieurs! Peut-être votre corps est-il destiné à brûler à tout jamais dans l'enfer.

Y pensez-vous? Pensez-vous que peut-être, que dis-je, que sûrement si vous ne vous ne vous convertissez pas, vous serez un jour plongés tout vivants dans cette mer de soufre et de poix fondue; pensez-vous à tout cela?

Ah! non, vous vous étourdissez, vous jouez les yeux fermés sur le bord de l'abîme, vous vivez comme des fous, comme des aveugles volontaires, vous vous couvrez les yeux avec les mains, et vous vous damnez gaiement.

Un jour il vous faudra pleurer, messieurs, et verser des larmes inutiles, car toutes les larmes du monde, fussent-elles nombreuses comme les flots de l'Océan, ne pourront pas rafraîchir les flammes de l'enfer, ni diminuer un instant vos peines.

Il y est un autre supplice plus redoutable encore que le feu, c'est ce que les théologiens appellent le supplice du dam. Autant l'âme l'emporte sur le corps, autant ce dernier supplice l'emporte sur tous les autres.

Lorsque nous aurons rendu le dernier

soupir, notre intelligence se trouvera merveilleusement illuminée, toutes les choses de l'autre vie, qui nous paraissent maintenant obscures, brilleront d'un éclat non pareil; nous n'aurons nulle peine à comprendre la grandeur, la beauté et la bonté de Dieu.

Cette intelligence ainsi illuminée sera le don non seulement des bienheureux, mais aussi des damnés.

Du fond de l'abîme où les ont précipités leurs péchés ils contempleront quelque chose des splendeurs du ciel.

Mais hélas! ce qu'ils verront ne fera qu'augmenter leur peine en leur faisant comprendre tout ce qu'ils ont perdu.

Jésus-Christ, l'agneau sans tache, l'époux des âmes chastes, la récompense des vierges, et la couronne des martyrs, Jésus-Christ attirera leur cœur par des désirs violents. Postés sur les ailes de la pensée, ils voleront vers cette source de tous les biens. Mais, hélas! entre eux et Jésus l'abîme est creusé, l'abîme infranchissable.

O Dieu, ô ciel, ô bonheur à peine entrevu et sitôt perdu, ô source de la grâce où nous ne boirons plus! ô Paradis de mon Seigneur Jésus-Christ, la maison qui m'était destinée, ma part d'héritage

que j'ai misérablement vendue pour des faux plaisirs et pour des crimes !

Telles sont, messieurs, les lamentations des damnés qui devront durer autant que l'éternité.

Voilà plusieurs fois que je prononce ce mot éternité. C'est donc quelque chose de bien terrible ?

Oui, messieurs, plus que vous ne sauriez le croire, et c'est, à vrai dire, ce qui constitue eminemment l'enfer.

Les missionnaires ont placé souvent, à la porte de l'enfer, pour frapper l'imagination, un signe, une horloge, qu'on appelle l'horloge de l'éternité. Chaque coup du balancier qui compte le temps fait tressaillir les damnés, ils lèvent les yeux, mais qu'elle n'est pas leur épouvante en voyant gravés en traits de feu ces deux mots : toujours ! jamais ! toujours souffrir, jamais mourir ; toujours pleurer, jamais espérer ! toujours, jamais !

Accumulez les années, comptez les siècles, faites d'un siècle un grain de sable, et, de ces grains amoncelés, composez une haute montagne ; tous ces siècles ne seront rien auprès de l'éternité.

Supposez, dit notre Séraphique Père St-Bonaventure, qu'après chaque million d'années un damné laisse couler une

larme. Lorsque ces larmes seront capables de former un déluge universel, l'éternité ne sera pas commencée.

Commencez-vous maintenant, messieurs, à comprendre ce que c'est que l'éternité ?

Ah ! si, un jour, un ange apparaissait au seuil de l'enfer et criait à haute voix : " damnés et démons, encore mille millions d'années et vous serez pardonnés !" Ah, quelle joie et quel bonheur ! Leur allégresse serait si grande qu'ils ne sentiraient plus leur maux.

Mais, hélas ! il n'en sera point ainsi ils souffriront toujours, il ne leur sera jamais fait grâce. Jamais !...

Tels sont, messieurs, les supplices de l'enfer. Et ce qui comble la mesure c'est lorsque l'on pense à quel misérable prix ils ont été achetés.

Si, du moins, les plaisirs de la terre avaient quelque chose de si ravissant que l'âme en restât toute enchantée, peut-être que ce souvenir consolerait les damnés, et que la pensée du passé les distrairait de l'affreux présent.

Mais non, cette seule pensée est pour eux un supplice insupportable.

Voilà donc ce que j'ai perdu, le ciel,

voilà donc ce que j'ai gagné, l'enfer, et pourquoi, pourquoi ?

Pourquoi ai-je sacrifié l'amour de mon Dieu, cet amour ineffable ? pourquoi ai-je bravé sa colère, cette colère inévitable ? pourquoi ?

Pour des plaisirs honteux que je n'ose même pas nommer.

J'ai calomnié mon prochain, et j'ai ainsi jeté le déshonneur sur une honnête famille ; et je n'ai pas osé me retracter ; voilà pourquoi je suis damné maintenant. J'ai manqué aux commandements de Dieu si justes, aux commandements de l'église si sages et si faciles à observer ; et au lieu de m'en confesser avec regret je les ai tournés en ridicule; voilà pourquoi je suis damné maintenant. J'ai commis un adultère ; là-bas, pendant la nuit, je me suis introduit comme un voleur dans la maison du crime, voilà pourquoi je brûle maintenant. J'ai profité de l'horreur des ténèbres pour commettre une action honteuse, j'ai entraîné un de mes camarades au péché ; infortuné que je suis, je n'ai eu peut-être q'une mauvaise pensée, à laquelle j'ai consenti ; voilà pourquoi je brûle maintenant. Ai-je du moins été heureux ? Oh non ! le remords me poursuivait partout, il empoisonnait toutes

mes jouissances et ne me laissait aucun repos.

J'entendais la voix de ma conscience qui me disait: " malheureux repens-toi ; confesse-toi ; tous tes péchés te seront pardonnés ". Et je me repentais en effet. Je voyais trop bien l'avenir qui m'attendait pour dormir tranquille. Alors, bourrelé de remords, je m'approchais du saint tribunal pour faire une confession générale, pour ouvrir enfin mon cœur. Mais, au moment de parler, la honte me retenait, Satan me disait à l'oreille: " Que vas-tu faire ? tu vas scandaliser ton confesseur, perdre ta réputation ". Et alors je me taisais, je faisais une confession sacrilège, je faisais ensuite une communion sacrilège, et voilà comment, de sacrilège en sacrilège, je me trouve dans l'enfer.

Telle est l'histoire des damnés.

Ah, messieurs, ce ne sera pas la vôtre. Vous mettrez ordre à votre conscience, vous ferez une bonne confession, une confession générale, si vous en sentez le besoin. N'ayez pas peur ; nous vous aimons, et je puis le dire comme prêtre du bon Dieu, nous vous aimons davantage quand vous êtes plus grands pécheurs, car Notre Seigneur Jésus-Christ nous assure qu'il y aura plus de joie au

ciel pour un seul pécheur converti que pour onze justes qui n'ont plus besoin de conversion.

Allons! prenez courage, et rappelez-vous le cantique des anges à Bethléem: Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

LA CONVERSION

Mardi soir, 2 décembre.

Induite novum hominem.

Revêtez-vous de l'homme nouveau.
Eph. IV, 24

MESSIEURS,

Je ne vous cache pas qu'en même temps que l'heureux succès de ce commencement de retraite me remplit de joie, l'inquiétude que je nourris sur son résultat final m'empêche de m'abanbonner à cette joie s[illegible] réserve.

Quel sera [illegible]ésultat, messieurs ? sera-ce, comme pour toutes les retraites, pour un triduum, une confession et une communion ordinaires ? Ah ! s'il en était ainsi j'aurais lieu d'être désolé, j'aurais perdu mon temps ; car je ne suis pas venu pour vous adresser quelques paroles plus ou moins sonores, mais pour vous convertir. Oui pour vous convertir tous tant que vous êtes, car qui que vous soyez, vous êtes tous pécheurs devant Dieu et vous avez tous besoin de conversion et de réforme. *qui justus est justificetur adhuc, qui sanctus est sanctificetur adhuc.*

Mais la conversion est une chose dure et violente qui ne s'accomplit point sans efforts et sans déchirements. C'est ce que je vais vous expliquer ce soir.

Qu'est-ce donc qu'une conversion, messieurs ?

Une conversion, c'est l'action d'un homme qui, touché du malheureux état de péché où il se trouve, change et revient à une vie meilleure.

Pour cela que faut-il faire ?

Ah ! messieurs, c'est bien simple ; il suffit de faire de bonnes confessions.

"Mais alors, me direz-vous, nous sommes tous convertis, car nous nous confessons et nous espérons bien que nos confessions sont bonnes".

Hélas ! messieurs, plût à Dieu qu'il en fût ainsi, ma mission serait terminée, vous ne seriez plus des pécheurs mais des saints ; car quelqu'un qui fait de bonnes confessions est un saint.

Ce n'est pas que je prétende que vos confessions soient autant de sacrilèges ; non certes ; loin de moi une telle pensée. Je connais trop la sincérité de vos principes et la loyauté de votre cœur pour vous accuser d'un tel crime. Mais ce que je crois et ce que je vois chez tous les hommes et par conséquent chez vous, c'est que la confession ne produit

que rarement les fruits de conversion. Il faut donc que par quelque endroit elle soit fautive.

La confession, messieurs, est un acte solennel et divin qui demande deux conditions pour être parfaite : l'intégrité et le repentir. L'intégrité afin que la cause soit entendue et jugée, le repentir afin que la sentence soit favorable et que la correction soit efficace.

D'où vient donc, qu'en admettant que la sentence favorable ait été ratifiée par Dieu, la correction a si peu d'efficacité, que la rechute suive presque inévitablement le pardon ? A quoi faut-il l'attribuer ? au manque de sincérité dans la confession, au manque de repentir, à la faiblesse de caractère ?

Ce n'est point au manque de sincérité, messieurs, je sais que vous dites toutes vos fautes et que vous n'en cachez point. C'est bon pour des enfants et des jeunes filles de trembler devant un homme et de mentir à Dieu, transformant ainsi le remède de la confession en un poison mortel. Un homme n'agit point ainsi : et si par malheur il ne se sent pas le courage d'être franc, il a du moins la pudeur de se taire et de ne pas violer par un sacrilège la majesté du sacrement.

Il faut donc attribuer aux autres causes le peu de fruit que vous tirez de la confession.

Ici, messieurs, j'entre dans une étude morale assez pénible et assez dure. Excusez-moi d'avance si je vous dis des vérités cruelles. Elles ne sont point blessantes parce qu'elles s'adressent moins à vous qu'à tous les hommes, à moi le premier. D'ailleurs nous sommes réunis ici en présence de Jésus-Christ notre juge et notre Maître, moi pour tout dire et vous pour tout entendre.

Je dirai donc que si les confessions sont si fréquentes et les conversions si rares, cela tient à deux choses : au manque de repentir et à la faiblesse de caractère.

Je n'insisterai pas ce soir sur ce dernier point, je me réserve d'en parler plus tard avec plus d'ampleur, tant la question me semble importante. Qu'il suffise donc de constater que chez nous catholiques le caractère n'est point à la hauteur des principes :

—Savez-vous pourquoi les mœurs catholiques se distinguent si peu de celles des protestants ? C'est que le catholique est au dessous de sa religion et le protestant au dessus de la sienne.

Nous nous appliquons vraiment avec trop de légèreté de cœur le vers d'Ovide.

"*Video meliora proboque, deteriora sequor*"

Je sais bien qu'après lui Saint-Paul s'écriait: "Je fais le mal que je hais, je ne fais pas le bien que j'aime." Mais nous ressemblons plutôt au païen qu'à l'Apôtre; nous supportons gaiement notre disgrâce et nous sommes peu tentés d'ajouter avec ce dernier dans un cri de désespoir. "Malheureux homme que je suis, qui me délivrera donc de ce corps de mort!" Ce corps de mort ne semble nullement trop lourd à notre faiblesse, et nous l'aimons tendrement tel qu'il est.

Voilà, messieurs, la marque la plus certaine de la faiblesse du caractère. Se tromper, pécher, c'est une chose bien humaine: *errare humanum est;* mais voir le mal et n'en jamais sortir, n'avoir plus même conscience et horreur de son état, voilà ce qui n'est plus d'un homme.

Savez-vous ce que fait l'enfant? Sa mère le gronde pour une faute; l'enfant écoute, pleure même s'il le faut, promet tout ce que l'on veut, et cela de bonne foi; et ne tient rien.

Eh bien, cela qui est bien typique chez un enfant dont le caractère n'est pas formé, est indigne d'un homme en pleine possession de son énergie et de sa volonté.

De deux choses l'une : ou l'homme a bien fait ou il a mal agi. S'il a bien fait, qu'il soit fier de son acte et qu'il en revendique la responsabilité à la face du monde entier ; si au contraire il a mal fait, qu'il en rougisse et qu'il se corrige. Voilà comment agit un homme.

Ecoutez ce trait d'un roi de Suède, Charles IX, je crois. Un soir s'étant enivré dans un banquet il insulta la reine sa mère. Le lendemain, instruit de sa faute, il entra chez elle un verre à la main : "Madame, lui dit-il, je vous offensai, hier soir dans l'ivresse ; je bois à votre santé pour la dernière fois de ma vie," Et il tint sa parole. Ce roi là était un homme.

Mais je m'arrête, je ne veux pas empiéter davantage sur un sujet et déflorer d'avance un sermon que je vous destine.

Contentons-nous donc maintenant d'étudier cette question du repentir de nos fautes qu'on appelle la contrition et le bon propos.

Lorsqu'on se confesse a-t-on réellement la contrition de ses fautes ? L'office du confesseur, ce juge indulgent devrait-être, vous le savez, tout de miséricorde et de pardon. Il l'est en effet. Et pourtant, messieurs, lorsque nous entendons tant de confessions, faites avec beaucoup de candeur assurément, mais sans aucune apparence de regret et de douleur, nous entrons parfois en épouvante et nous nous demandons s'il ne vaudrait pas mieux pour le bien du pénitent prendre le ton d'un juge irrité et inflexible. Nous ne le faisons pas cependant parce que nous ne voyons pas au fond des cœurs et que nous craignons toujours de pousser au désespoir une âme désolée.

Quoi qu'il en soit, soyez certains, messieurs, qu'une confession qui ne coûte aucune peine ne saurait apporter aucun fruit. Nous en faisons parfois la fâcheuse expérience.

Il arrive souvent en France que cédant aux larmes des mères et des épouses, nous allons chercher les pécheurs chez eux et forcer l'ennemi dans son repaire. On confesse alors les hommes à domicile ; on leur rend la confession facile. Eh bien ! qu'arrive-t-il ? Il arrive que ces conversions sont presque tou-

jours factices ; elles valent peu, elles ne durent pas ; et cela pourquoi ? parce qu'elles n'ont rien coûté ; parce qu'elles n'ont pas fait couler ce sang de l'âme, comme Tertullien appelle les pleurs, qui sont le prix de notre rédemption et le complément nécessaire de la passion du Christ, selon l'expression de l'Apôtre : "*Adimpleo in corpore meo ea quae desunt passionum Christi.*"

Oui, messieurs, il faut faire des sacrifices, il faut saigner, il faut souffrir, il faut prendre la croix à la suite du Sauveur.

Croyez-vous que ces saints qui pleuraient sans cesse leurs péchés, n'en avaient pas reçu l'absolution sacramentelle ? Oh que si ! Mais ils connaissaient la grandeur de leur crime, le mal qu'ils avaient causé à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et cette pensée les désolait. Ils pleuraient non plus pour être pardonnés mais par amour pour leur Sauveur. C'est ainsi que St-Pierre devenu chef infaillible de l'Eglise pleurait sans cesse et que ses larmes traçaient sur ses joues deux sillons. C'est ainsi que St-Augustin évêque et docteur de l'Eglise écrivait ses admirables confessions en témoignage éternel de remords et de honte ; c'est ainsi que tous les

saints se sont livrés à d'effroyables mortifications pour des fautes dont ils savaient bien qu'ils étaient pardonnés.

Je vous ai fait voir l'autre jour la malice du péché. Il est certain que c'est pour chacune de nos fautes que Notre Seigneur Jésus-Christ a voulu mourir ; nous sommes les complices des Juifs déicides.

Comment après cela pourrions-nous encore pécher ? Notre cœur ne palpite-t-il donc pas au souvenir de la passion du Sauveur, et sommes-nous plus endurcis que ce barbare qu'on appelle Clovis,qui s'écriait en entendant ce douloureux récit : "Oh ! que n'étais-je là avec mes Francs ?"

Hélas ! il semble que ce ne serait pas du côté des Francs nos aïeux mais du côté des Juifs scélérats que nous nous tournerions aujourd'hui puisque leur crime nous trouve sans indignation et le nôtre sans repentir.

Donc, n'allez pas au saint tribunal sans trembler. Ce tribunal, c'est le même que le tribunal suprême devant lequel vous comparaîtrez un jour. Dieu sans doute ne s'y montre pas mais il y est ; Satan s'y cache, mais il écoute et il prend note, et s'il vous endort maintenant c'est pour mieux vous éveiller un jour.

Ah ! je frémis à la pensée de tant de confessions sans valeur. Je vois déjà Satan qui s'écrie : "Seigneur cette âme est à moi, elle a commis tel péché." Vainement vous lui répondrez que ce péché n'existe plus puisqne il a été pardonné. Non dira-t-il, ce péché ne fut point pardonné. Vous l'avez confessé sans doute, mais vous n'en aviez point de regrets puisque vous le commettiez sans cesse. Votre bouche demandait pardon mais votre cœur se taisait !"

Et Satan aura raison. C'est qu'en effet, messieurs, c'est par des actes et non par des discours que les hommes prouvent la sincérité de leur âme. Ecoutez ces vers immortels du poète :

"Je crains Dieu, dites vous, sa vérité me touche.
Voilà ce que Dieu vous répond par ma bouche.
Du zèle de ma loi qui sert de vous parer
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer?
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
Ai-je besoin du sang des boucs et des genisses ?
Le sang de vos rois crie et n'est point écouté.
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété,
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes."

Voilà ce qui s'appelle une vraie conversion, messieurs.

Ah ! je sais que ces paroles sont rudes et difficiles à recevoir : *durus est hic sermo.* Il faut cependant les dire et ne

point nous laisser endormir dans une trompeuse sécurité, il faut guérir le mal et cautériser les blessures, même au risque du fer chaud.

Passons donc maintenant, si vous le voulez, la revue de votre âme, et scrutons toute votre vie.

Tout d'abord travaillez-vous ? Vous savez que le travail est un devoir, non seulement parce que c'est un commandement formel de Dieu, mais encore parce que c'est une condition d'honnêteté professionnelle.

Quelque carrière que vous embrassiez, vous n'y réussirez que par le travail ; et si par votre faute vous compromettez la santé, la fortune ou l'honneur de vos futurs clients, vous en serez responsables devant Dieu. Je vous le demande donc, travaillez-vous ? Où passez-vous vos heures de liberté ? à vos études ou à vos plaisirs ? et quels plaisirs ?

Cette oisiveté est un péché, messieurs, vous en accusez-vous, vous en corrigez-vous ? Et si vous ne vous en accusez pas comment voulez-vous que Dieu vous pardonne ?

Quels livres lisez-vous ? Vous savez qu'il est des livres impies et dangereux ; si dangereux que l'Eglise, gardienne de la foi de ses enfants, en interdit la leo-

ture à tous ceux qui ne sont pas, pour des raisons professionnelles, obligés de les connaître. Cette lecture constitue une faute grave et porte une atteinte sérieuse au don surnaturel de la foi.

Lisez-vous de ces livres, messieurs, vous en confessez-vous, renoncez-vous à les lire ?

Mais poursuivons. Etes vous sobres ? Je rougis de cette question ; elle s'adresse à bien peu d'entre vous sans doute ; vous exposez-vous par votre imprudence à perdre cette lueur de la divinité qu'on appelle la raison ? Si vous êtes coupables, baissez la tête et rougissez ; car je vois devant vous un avenir de larmes et de remords, une vie manquée, une intelligence perdue, une dignité humaine dégradée, une femme et des enfants au désespoir. Si vous êtes coupables de ce vice, vous vous en accusez, je le sais, mais vous en corrigez-vous ? Hélas ! il semble que l'ivresse, en enlevant une fois la raison, enlève pour toujours la force et la volonté.

Blasphèmez-vous, messieurs ?

Certes, je n'entends point ici de ces blasphèmes proprement dits qui mettent en doute la religion avec un appareil scientifique ; non je sais que vous êtes des chrétiens et des enfants soumis de l'Eglise catholique.

Mais ne vous laissez-vous pas aller à ces jurements qui seraient autant de péchés mortels s'ils étaient réfléchis, et qui scandalisent les bons chrétiens ?

Ah ! si un païen entendait certains blasphèmes, jamais il ne croirait que ceux qui parlent ainsi sont des chrétiens.

Eh bien ! faites-vous des efforts pour vous corriger ?

Dans vos réunions, messieurs, tenez-vous toujours un langage modeste ?

Hélas ! lorsque des jeunes gens sont ensemble on dirait que la chasteté n'a plus qu'à se voiler la face et à s'enfuir. On bannit toute retenue, on fait assaut de licence.

Savez-vous ce que je crois, messieurs ? les Anglais valent mieux que nous sur ce point ; leurs jeux athlétiques, leurs *sports*, disons le mot, les occupent et les passionnent ; c'est là qu'ils emploient leur exubérance de vie.

Ce sont des futilités, me direz-vous ; d'accord, mais plût à Dieu que vous ne vous occupassiez que de choses futiles.

Autrefois notre jeunesse française était chevaleresque et romanesque, ne rêvant que combats et qu'aventures. On en riait mais on l'aimait ainsi, tant son inexpérience était belle ! Et ses

transports successifs pour la Grèce révoltée, pour la Pologne opprimée, pour un drame même à l'Odéon, faisaient vibrer et tressaillir le cœur de cette mère indulgente et un peu folle qui s'appelle la France.

Aujourd'hui notre jeunesse a vieilli, elle s'est assagie ; elle ne se transporte plus pour si peu ; elle vise froidement à un but bien positif : à la satisfaction de ses sens ; et son âme a baissé d'un cran dans son corps ; elle n'est plus sous sa mamelle ; elle est descendue à la place où l'avaient placée ces romains dégénérés : *quorum Deus venter est.*

Ah ! aussi voyez avec quelle plume vengeresse, avec quels traits de flamme ce grand écrivain, cet honnête homme qui s'appelle Drumont, la marque au front et la châtie.

Appartiendriez-vous, messieurs, plus ou moins à cette génération ?

Vous abondonneriez-vous au vice impur ? Mais je m'arrête ; cette question je ne veux pas la traiter par incidence, nous y reviendrons ; il me suffit de l'indiquer.

Vous voyez, messieurs, combien ces questions sont brûlantes, combien aussi, disons le mot, elles sont d'actualité.

Eh bien, quand vous irez vous confes-

ser il faudra vous les poser toutes et y répondre par des actes. C'est là le vrai fruit d'une retraite, la véritable conversion.

Vous tremblez, vous baissez la tête, vous m'accuseriez presque de rigueur, de jansénisme.

Oh non ! messieurs, non, je ne suis pas austère, je vous connais trop bien, avec vos faiblesses et votre bon cœur. Le monde ne m'est point étranger, j'ai vécu de votre vie : "*non ignaro mali miseri succurere disco*," ou plutôt, pour en parler plus chrétiennement, je ne me sens pas assez innocent pour vous jeter la pierre.

Si je vous réveille de votre léthargie, ce n'est pas même pour vous faire peur, c'est plutôt pour vous exciter à l'amour. La crainte est salutaire sans doute ; c'est le commencement de la sagesse, mais l'amour seul en est le couronnement.

Ah ! si vous connaissiez Jésus-Christ, "*si scires donum Dei*," si vous saviez qui vous parle et qui vous demande votre cœur : *praebe fili mi cor tuum mihi*, oh ! alors vous vous donneriez tous à lui pour jamais.

Ce n'est pas parce qu'on l'offense que Jésus pleure ; il est habitué aux outra-

ges ; mais c'est parce que l'on ne l'aime pas assez. Voilà ce qui perçait le cœur à tous nos saints: voir les chétiens sans amour. St-François dans son désespoir s'adressait aux oiseaux: Jacopone son disciple s'en allait comme un fou dans les campagnes embrassant les arbres et criant: ô Amour, faut-il que tu ne sois pas aimé !

Aimez-donc, messieurs, aimez ! et que le fruit de cette retraite soit une conversion d'amour.

C'est d'ailleurs la seule chance de bonheur que vous ayez ici-bas sur la terre.

Je parle à des hommes intelligents, peut-être même à quelques uns qui sont trop expérimentés. Eh bien ! croyez-moi, la parole de Salomon est toujours vraie ; oui tout est vanité sur la terre ; écoutez-le: "moi l'Ecclésiaste, je règne depuis longtemps sur tout Israël. J'ai livré mon esprit aux recherches sur tout ce qui a été fait sous les cieux. Tout est vanité et étude stérile.

Je me suis dit: Allons, essayons mon cœur à la joie, goûtons des plaisirs; mais, hélas ! cela aussi est vanité.

J'ai fait des œuvres magnifiques; j'ai bâti des palais, planté des vignes, des jardins, des vergers remplis d'arbres de

toute espèce ; j'ai creusé des réservoirs pour mes parcs. J'ai possédé des esclaves, des bœufs, des moutons plus qu'aucun de mes prédécesseurs. J'ai entassé l'or et l'argent, le revenu des rois et des provinces ; j'ai eu des chanteurs et des chanteuses ; en un mot toutes les délices des enfants, des hommes. J'ai dépassé en grandeur tous ceux qui furent avant moi. Hélas! tout cela est vanité et peine inutile.

Aussi la vie m'est-elle devenue pesante, tant les œuvres d'ici-bas m'ont paru misérables. Mon cœur s'est pris à désespérer, car qui a plus joui que moi ici-bas ?

Tel est, messieurs, le cri de désespoir de toute sagesse humaine ; mais ce n'est point le cri suprême du chrétien. L'Ecclésiaste lui-même se relève et après avoir ainsi exhalé en termes déchirants ses amertumes, il conclut son livre inspiré par ces mots : "Dieu seul donne à l'homme qui vit pieusement en sa présence, science, sagesse et bonheur !"

Cherchez-les donc, messieurs, cette science, cette sagesse, ce bonheur. Je les ai trouvés moi après bien des recherches ; on les trouve également dans toutes les carrières pourvu qu'on ne les cherche pas ailleurs que dans l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Je termine par un trait d'un Saint de notre Ordre ; il nous servira de conclusion :

St Joseph de Cupertin eut une vie si extraordinaire (il était sans cesse en extase) qu'il excita les soupçons de la Cour de Rome. On l'éprouva cruellement pour savoir quel esprit l'animait. Persécuté, transporté de nuit de couvent en couvent pour donner le change au peuple qui le suivait, le saint souffrait sans rien perdre de sa paix. Un jour quelques uns de ses frères, témoins de ces tortures morales, ne purent s'empêcher de lui manifester leur sympathie et la part qu'ils prenaient à ses peines. Mais lui les calma d'un mot : "Laissez-les faire dit-il, ils ne m'enléveront jamais mon Jésus.

Voilà l'amour !

LA GRANDEUR D'AME

Mercredi soir, 3 décembre

Dii estis et filii Excelsi omnes.

Vous êtes des Dieux et les fils du Très-Haut.

Ps. VI, 6.

MESSIEURS,

Je vous ai promis de vous parler du caractère. En méditant cette pensée, j'ai compris qu'il fallait élargir mon cadre afin de transformer ce qui ne serait, après tout, qu'une dissertation philosophique, en une véritable instruction morale et pratique.

Notre séraphique Père, saint François, a toujours eu en horreur les paroles inutiles. Comme tous les êtres passionnés, il était plein de son sujet : l'amour de Dieu. Toutes ses pensées, toutes ses démarches, tous ses discours avaient pour but unique l'avancement du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A son exemple, je m'efforcerai d'être pratique ; et c'est pourquoi je vous parlerai ce soir de la grandeur d'âme dont ce que nous appellerons le caractère est le premier degré.

Qu'est-ce donc, messieurs, que cette

grandeur d'âme dont je veux vous parler ? C'est l'exaltation de l'homme au-dessus de lui-même et le plus près possible de son Dieu.

Vous le savez, Dieu nous a créés à son image. Il est le type parfait de l'être intelligent ; il doit donc être notre modèle, modèle incomparable de beauté et de grandeur. Plus nous en approcherons, plus nous serons grands nous-mêmes.

Cette invitation du divin modèle comporte trois degrés successifs. Le premier consiste à faire rendre à l'homme tout ce que l'homme peut donner de lui-même. C'est cette vertu naturelle que j'appelle le caractère. Le second consiste dans une claire notion de Dieu qui nous fait connaître et pratiquer la vertu en ce qu'elle est conforme à Dieu. C'est la vertu surnaturelle de justice. Le troisième enfin, consiste dans l'amour de Jésus-Christ notre modèle incarné, qui nous porte à l'imiter non plus dans ses préceptes, mais dans ses conseils de perfection ; c'est la vertu des saints, l'exaltation de la race humaine dont parlait Saint Paul en disant : "*Dii estis et filii Excelsi omnes.*"

Vous le voyez, c'est une doctrine élevée que nous étudierons ce soir.

Du caractere

Pour avoir une haute idée de la nature humaine, point n'est besoin de la grâce de Dieu. Les héros du paganisme y sont parvenus. Ils ont compris que ce qui distinguait l'homme des animaux, ce qui le constituait roi de la création, c'était son âme intelligente et libre. Par notre corps, dirent-ils, nous touchons à la brute, mais par notre âme, nons atteignons aux Dieux. Donc plus nous voudrons grandir, plus il faudra renoncer aux œuvres du corps et faire les œuvres de l'âme.

Voilà le principe, messieurs, sur lequel s'appuyaient ces sages. Sans doute, ils ne parvenaient pas à dompter complètement leur corps qui, faisant partie intégrante de leur nature, réclamait ses droits et imposait ses appétits. Mais ils le domptaient en beaucoup de choses et arrivaient à un certain nombre de vertus, de celles qu'on appelle naturelles : la force, la justice, la tempérance, par exemple, l'amour de la gloire.

Ils ont fondé tout un code de l'honneur humain que les stoïciens. philosophes qui entrèrent le plus en avant dans cette voie, résumèrent dans ces deux

mots: "*Sustine et abstine*: Souffre les peines, abstiens-toi des plaisirs." Ils se sont avancés bien loin dans cette voie dis-je, et vous ne les y dépasserez point, du moins pour les vertus qui leur étaient accessibles. L'histoire est pleine de leurs hauts faits. Voulez-vous un exemple de fidélité à la parole donnée ? Voyez Régulus qui après avoir détourné sa patrie de faire la paix avec Carthage, revient malgré les larmes des Romains se livrer aux mains de ses bourreaux et expire dans les supplices.

Voulez-vous un exemple de tempérance ? Je vous citerai tout un peuple, les Spartiates, qui ne buvaient que de l'eau, qui faisaient enivrer leurs esclaves et les montraient ensuite à leurs enfants pour leur donner l'horreur du vice, mêlant ainsi à leurs leçons de vertu des leçons de brutalité sauvage.

Voulez-vous un exemple de justice? Voyez Brutus, l'inflexible, qui condamne à mort ses enfants coupables d'avoir conspiré contre la république, et les fait exécuter sous ses yeux.

Voulez-vous une preuve de ce que peut la force d'âme sur un corps qu'on méprise? Rappelez-vous l'histoire du sage Epictète tombé dans l'esclavage et disant à son maître ivre qui lui tordait

le bras : "Vous allez me briser le bras." Le membre en effet se rompit et le philosophe se contenta d'ajouter ces mots : "Je vous l'avais bien dit."

Que dirai-je de l'amour de la gloire ? Les anciens se vouaient par milliers à la mort pour cette chimère. Que dirai-je du courage enfin ? Pourrons-nous jamais les égaler ? Le monde reverra-t-il jamais des soldats romains ?

Et sans chercher si loin des exemples, pourrons-nous jamais surpasser ces Peaux Rouges dont les annales de votre histoire raconte l'héroïsme, qui se riaient de la torture, qui chantaient sur le bûcher, et narguaient l'ennemi jusqu'au dernier soupir ?

Vous connaissez sans doute ce trait fameux du dernier empereur mexicain Quatemoria.

Etendu sur des charbons ardents avec son premier ministre, celui-ci se plaignait ; pourquoi pleurer ainsi, dit l'empereur, crois-tu donc que je suis sur des roses ?

Voilà, messieurs, ce que j'appelle le caractère, le triomphe de l'âme sur le corps, l'épanouissement de toutes les vertus humaines.

Hélas ! il semble que nous ayons bien reculé et que sous le rapport du carac-

tère nous sovons bien inférieurs aux anciens. Ce n'est plus le stoïcisme qui règne aujourd'hni ; le matérialisme a pris sa place. A la place du *sustine* et de *l'abstine*, on a mis un seul mot : jouis. Il semble que l'âme n'existe plus, tant on fait de place au corps ; et le monde actuel répète avec frénésie ce mot que l'Ecriture a mis, il y a deux mille ans, dans la bouche des méchants : "rions, chantons, dit l'impie, couronnons-nous de roses aujourd'hui ; car qui sait si nous serons demain ?"

Voilà le courant qui emporte le monde aujourd'hui ; nous revenons au paganisme, mais à un paganisme inférieur, sensuel, à l'épicurisme.

Le malheur, c'est qu'il est bien difficile de s'isoler du milieu dans lequel on vit et de résister au courant général. Dans cette débâcle d'un monde à laquelle nous assistons, il arrive que les bons eux-mêmes. les chrétiens se sont laissés impressionner par les mœurs contemporaines. Ce qu'avait prophétisé Jésus-Christ : "Vous êtes le sel de la terre, disait-il aux disciples; mais si le sel s'affadit, à quoi servira-t-il désormais, sinon à être jeté à terre et à être foulé aux pieds. *Vos estis sal terrae.*"

Oui, messieurs, le caractère s'est af-

faibli partout, même chez les chrétiens; le niveau de la dignité humaine a baissé même dans l'Eglise. Les Athanase sont rares de nos jours, disait naguère un auteur célèbre. Si les Athanase sont rares, plus rares encore seraient les martyrs. Dieu nous préserve d'une persécution sanglante; on verrait des apostasies sans nombre; il tomberait de l'arbre immortel de l'Eglise tant de feuilles mortes qu'il semblerait tout nu.

On ne veut plus mourir aujourd'hui, messieurs, on aime mieux vivre. C'est ce qu'on appelle se réserver, c'est ce qu'on décore du beau nom de retraite en bon ordre.

Ce n'est pas qu'on ait perdu tout courage, non la voix nous reste encore, et si l'on nous opprime, nous sommes toujours prêts à lutter, à protester de toute la force de nos poumons.

Voilà ce qu'on appelle la décadence du caractère. Vous en ressentez-vous ?

La justice

Mais le caractère tel que je viens de le définir n'est encore qu'un pas, qu'un degré dans la grandeur d'âme. Il est plein

de misères. Il n'exclut ni l'orgueil, ni la haine, ni la volupté. Un chrétien doit n'avoir, sans doute, mais il ne doit pas s'en contenter. C'est une vertu païenne en un mot.

Le chrétien a d'autres notions. Ce n'est plus en soi qu'il cherche un modèle, mais en Dieu. C'est en Dieu aussi qu'il trouve de nouvelles vertus, l'humilité, la chasteté, la charité. C'est en Dieu qu'il trouve la force nécessaire pour les mettre en pratique ; et cette force s'appelle la grâce.

Dès lors les vertus chez le chrétien même les vertus naturelles prennent une couleur toute nouvelle qui les différencie complètement des vertus païnnes, c'est la générosité. Le païen sans doute faisait le bien mais comme il ne cherchait qu'en lui-même sa force, c'est à lui-même qu'il attribuait la gloire et l'honneur. L'orgueil était donc comme le fruit naturel de sa vertu, l'égoïsme était donc jusqu'à un certain point légitime. Chez les chrétiens, c'est tout autre chose. La vertu prenant sa source en Dieu doit revenir à nous ; et l'homme doit être heureux d'offrir à son Dieu cet hommage. Cette pensée qu'un chrétien seul peut avoir, l'Eglise l'a admirablement traduite par ces mots. "*Soli*

Deo honor et gloria in sæcula sæculorum ;" l'Apôtre nous l'a adressée à nous-mêmes pour nous mettre toujours sur nos gardes ; *Quid habes quod non accepisti ? Et si accepisti quid gloriaris quasi non acceperis ?*

Qu'avez vous que vous n'ayez reçu et si vous avez reçu, comment vous glorifiez-vous de ce qui n'est qu'un don gratuit.

Voilà, messieurs, le fondement solide de notre humilité.

Appuyées ainsi sur le roc de l'humilité nos vertus deviennent vraiment divines. Elles revêtent un charme surnaturel qui nous ravit nous-mêmes.

Nous sommes portés à mépriser ces païens orgueilleux qui remplissaient le monde de leur vaine personnalité, qui, comme Alexandre deshonoraient leur mère pour se faire appeler fils de Jupiter : Le moi est haïssable a dit un chrétien, Pascal, je crois.

Ah ! comme j'aime mieux nos héros qui avant de livrer leurs combats s'agenouillent et prient pour bien faire voir au bon Dieu que ce n'est point en eux-mêmes mais en lui qu'ils se fient.

Comme j'admire ce Guillaume le Conquérant qui passait à Hastings la nuit en prière pendant que les Saxons buvaient.

Comme j'aime ce Godefroi de Bouillon qui, sacré roi pour ses exploits à la prise de la Ville Sainte, refuse la couronne d'or qu'on lui présente: "A Dieu neplaise, s'écrie-t-il, que je porte une couronne d'or là où mon Sauveur a été couronné d'épines."

Comme j'aime cette devise du grand chirurgien Ambroise Paré qui pendant nos guerres de religion sauva des milliers de vies : "Je le pansai, Dieu le guérit."

Comme j'aime enfin ce titre de nos annales nationales qui résument en un mot tout ce que je m'efforce de vous faire comprendre : "*Gesta Dei per Francos.*"

Oui, messieurs, le chrétien n'oublie jamais son modèle, sa force surtout, qui est Dieu ; et voilà ce qui le met à cent lieues au-dessus du païen.

Telle est la vertu divine de l'humilité. La chasteté n'est pas moins belle. Tous les héroïsmes du paganisme n'ont jamais pu atteindre jusque là. Je sais bien qu'ils avaient des vestales, une demi douzaine pour l'Empire Romain ; et cela *ad tempus*, et cela sous peine de mort. Et malgré tout, les méchantes langues d'alors trouvaient encore de quoi gloser.

Ils n'oubliaient pas que Romulus leur père était fils d'une vestale.

Voilà ce que la vertu païenne a pu enfanter, une demi douzaine de filles, emprisonnées dans un temple, pendant quelques années de leur existence.

Jetez maintenant les yeux autour de vous. C'est maintenant que la chair est vaincue, c'est maintenant que l'esprit triomphe, libre enfin de fers et d'entraves. L'âme se rappelle maintenant son origine: "*faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram:*" "Faisons l'homme à notre ressemblanec." et elle doit être pure comme le ciel.

Mais n'oublions pas, messieurs, que la pureté chez les chrétiens n'est pas un conseil de perfection mais un précepte. Il faut être pur dans le mariage, si vous voulez être sauvé, comme il faut être juste, comme il faut être tempérant. Le surnaturel chez nous est devenu une seconde nature qui a ses droits comme la première et qui crée autant de devoirs. Nous avons d'ailleurs les grâces nécessaires, et les vertus nous sont assez faciles lorsque nous savons prier. Notre force est la prière, et notre prière comme celle de Marie est puissante : *omnipotentia supplex.*

Après la chasteté, la charité, cette

émanation de la charité divine qui se manifeste dans la création et la rédemption. Dieu crée, Dieu soutient, Dieu console, Dieu nous sauve de la mort. Et nous à notre tour, nous consolons, nous soulageons, nous cherchons à sauver. Notre âme s'est attendrie. Elle n'est insensible à rien ; elle n'est point indifférente, égoïste, hautaine ; elle est toute fraternelle au contraire ; et les maux du prochain la font souffrir. Quelle est belle cette vertu qui nous met ainsi en communication avec les hommes et nous fait partager leurs impressions.

Joies, peines, plaisirs, douleurs, tout nous est commun, et nos cœurs battent tous à l'unisson. C'est un mouvement harmonieux et universel dont le branle est donné par la main de Dieu même, et qui suit docilement sa conduite.

Il a pour fondement l'oubli de soi dans la contemplation de la beauté divine dont tous les êtres font partie. Nons sommes, comme dit l'Apôtre, les membres d'un même corps et ce corps est Jésus-Crist.

Si un membre souffre, le corps souffre et nous-mêmes nous souffrons. Nous devons donc soulager ce membre afin de soulager le corps et de nous rendre tous heureux. Voilà le calcul de la charité ;

et encore ce calcul ne le devons-nous pas faire, et devons-nous agir comme d'instinct, tant cette vertu nous est devenue familière.

Dieu calcule-t-il avec nous, et mesure-t-il ses bontés aux services que nous pouvons lui rendre? Non, il donne sans compter, et ses bontés n'ont de limites que notre capacité de recevoir.

Ainsi font les saints qui lui ressemblent : "Je veux, dit St-Paul, être anathème pour mes frères : *cupio anathema esse profratibus meis*". "Si vous jugez, dit St Martin, que je suis utile à mes frères, je ne refuse pas la peine : *non recuso laborem.*"

"Si l'on m'offrait dit St-Ignace, le Paradis à l'instant, ou le risque de l'enfer, pour rendre service à mes frères, je risquerais l'enfer."

Voilà messieurs, la charité chrétienne dans toute sa grandeur. C'est ce que j'appelle justice dans le sens de sainteté. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple : "*factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*"

C'est pour nous qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

C'est là le second degré de la grandeur d'âme, auquel tous les chrétiens sont appelés.

Qu'en pensez-vous messieurs, vos cœurs se font-ils l'écho de mes paroles?

LA PERFECTION

Mais voici que j'atteins des sommets où tous ne montent pas sans vertige. Je m'adresse aux âmes nobles qui ont soif du sublime et qui ne se contentent pas du devoir. Me suive qui pourra dans cette étude, car aussi bien personne n'y est obligé, et Dieu n'a point fait une loi de ce que je vais dire. Son code de morale a des points facultatifs. Rappelez-vous cette histoire du jeune homme qui vint un jour demander au Sauveur des leçons de salut. Si tu veux être sauvé dit Jésus, observe la loi, *serva mandata.*— "Seigneur, dit l'enfant, je le fais depuis mon enfance."— Alors le Sauveur ajouta: " Si tu veux être parfait fais davantage." Et le jeune homme eut peur et se rebuta. Quel est donc ce conseil de perfection si difficile et réservé aux hommes de bonne volonté ? *Si quis vult venire post me abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me.* Si quelqu'un veut être parfait, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

Messieurs, nous avons vu que le premier degré de grandeur d'âme, le caractère, consistait à tirer de l'âme humaine tout ce qu'elle pouvait donner : c'est-à-dire les vertus naturelles ; que le second degré, la justice, cherchant plus haut un modèle, trouvait en Dieu le secret de ces vertus surnaturelles nécessaires au chrétien.

Maintenant un nouveau modèle s'offre à nous. C'est toujours Dieu sans doute ; mais ce qu'il nous conseille est si grand, si difficile, qu'il s'est rapproché de nous davantage et nous a montré tous les détails.

C'est ainsi que l'aigle qui excite ses petits à voler plane sur eux et les protège et les porte sur ses ailes.

Il s'est donc fait homme, *exinanivit semetipsum forman servi accipiens*. Et alors devenu semblable à nous, comme le dernier d'entre nous, il nous a enfin révélé son dernier enseignement : la souffrance.

Vous savez, messieurs, si les saints l'ont suivi dans cette voie. Oui ils l'ont tous suivi sans trembler ; et je pourrais vous les citer tous. Mais pour mieux vous faire comprendre les étapes de cette perfection j'en prendrai un seul pour type, celui que je connais le mieux, le

grand imitateur du Christ : St François.

C'était un homme hardi, messieurs. Dès son enfance il voulut fonder une chevalerie. Il cherchait un guide, un modèle. Dieu seul lui plût. Il se montrait magnifique, il donnait tout aux pauvres comme un roi.

Un jour, il entra dans une Eglise et il entendit ces paroles : "Si vous voulez être parfaits, vendez vos biens et donnez-les aux pauvres,"— et il courut aussitôt, vendit son bien, son cheval même et en distribua le prix aux mendiants. —"Ne portez ni bâton, ni souliers, ni ceinture, ni deux habits ;"—et il jeta là son bâton, prit des sandales, se ceignit d'une corde et n'eut plus qu'un habit.

Il prit ensuite une écuelle et quêta de porte en porte un peu de pain.

Son père le chassa de sa maison afin qu'il n'eut plus une pierre où reposer sa tête. Il se mit alors à prêcher dans les carrefours, comme son Jésus.

Il lui manquait encore la souffrance, car dans sa misère il se trouvait heureux. Jésus qui le trouvait si docile et si hardi l'aima : *Et intuitus dilexit eum.*

Il lui donna des maux sans fin, d'atroces tourments ; il lui donna douze disciples dont un Judas ; il lui donna une ânesse sur laquelle on le portait triomphant et mourant au milieu des *ho-*

sanna du peuple, comme autrefois lui-même était entré dans la Ville Sainte.

Il fit plus que cela, il le transporta sur le Calvaire de l'Alverne, et là il le transperça d'amour ; il perça ses pieds et ses mains, traversa son côté d'où le sang jaillissait sans cesse. Et puis ce stigmatisé, son portrait, son image, il le laissa encore deux ans sur la terre, comme exemple immortel aux hommes.

Voilà, messieurs, l'exemple que je vous offre, l'effort où je vous convie. N'ayez pas peur, essayez, aimez. Quand on aime tout devient facile, car Dieu se charge de presque tout l'ouvrage et ne nous laisse que le mérite et l'amour.

Aimez donc Jésus-Christ, imitez Jésus-Christ, ne craignez point la souffrance, et vous serez alors des hommes mais des hommes complets, dans la plénitude de la grandeur d'âme. des hommes assez semblables à Dieu pour mériter l'éloge de l'Apôtre qui nous a servi de texte : *Dii estis et filii excelsi omnes.*

LA VOLUPTÉ

Jeudi soir, 4 Décembre.

Hoc enim scitote intelligentes quod omnis fornicator, aut immundus,... non habet hæreditatem in regno Christi et Dei.

Sachez qu'aucun fornicateur, aucun impudique n'a de part au royaume de Dieu.
Eph. V, 5.

MESSIEURS,

J'entreprends aujourd'hui une tâche délicate et je commence par demander votre bienveillante attention. Je veux parler du vice affreux de l'impureté. Je sais bien qu'à ce seul mot plus d'un auditeur va se boucher les oreilles comme si j'allais offenser sa délicatesse ; mais je n'ai que faire de ces vaines pudeurs qui se manifestent au dehors pour cacher le plus souvent une corruption profonde. Je m'inspire de vos besoins et de l'amour de mon Dieu. Fort de cet appui, j'espère parvenir à guérir bien des plaies secrètes, à relever des pauvres cœurs tombés, sans pour cela scandaliser les âmes qui sont restées pures : *omnia munda mundis.*

De tous les vices, messieurs, l'impureté est de beaucoup le plus redoutable à cause des ruines qu'il accumule ; et l'on peut dire qu'il entraîne plus de victimes en enfer que tous les autres réunis.

D'ailleurs tous les vices s'enchaînent étroitement et l'on peut dire avec assurance, qu'il est impossible à l'homme tombé dans le péché mortel de conserver sa pureté.

En effet on a vu des hommes vertueux, modestes, sobres, charitables par l'effet d'une noble nature ; mais quand il s'agit de la sainte vertu, la nature avoue son impuissance et doit tout attendre de la grâce de Dieu.

Or, la grâce ne pouvant cohabiter avec le péché, il faut bien qu'après une ou plusieurs chutes, c'est-à-dire après un certain passé dans le péché, la tentation qui nous guette survienne à l'improviste et nous prenne sans défense. C'est surtout comme peine des péchés de l'orgueil que Dieu permet l'impureté, afin de nous prouver que les plus nobles dons de l'intelligence sont rien sans lui, que plus on s'élève, plus bas on tombe, et qu'enfin c'est pour nous châtier que nous tombons dans les fautes dont nous semblons plus éloignés : *corruptio optimi pessima.*

On vous a dit souvent, messieurs, que l'homme depuis la chute d'Adam souffre en lui même de rudes combats. Son âme et son corps sont en présence. Cette âme qui a voulu secouer le joug légitime de son Dieu, se voit par un juste retour des choses disputées, méconnue par le corps jadis son esclave. Quelle leçon, et comme elle devrait nous jeter tremblants aux pieds du Sauveur, nous apprendre qu'on ne trouve de véritable autorité, de vraie liberté que dans l'obéissance !

Dans cette lutte entre l'âme et le corps, l'âme représente le ciel et la pureté, le corps la terre et la boue. L'âme livrée à elle-même peut pécher ; l'orgueil, la haine, l'envie, la colère sont des péchés de l'âme ; mais dans ses rapports avec le corps, elle a toujours pour elle le bon droit ; car enfin elle est légitime, souveraine, et le corps n'est qu'un esclave révolté. C'est ainsi que tous les péchés du corps déplaisent à l'âme et la souillent ; c'est ainsi qu'à chaque fois que nous tombons dans la paresse, la gourmandise ou la luxure, l'âme gémit, se couvre de honte et ne cède qu'à regret.

C'est qu'en effet, ces vices sont des vices de la bête, et que l'âme si fière de

son immatérielle ressemblance avec son Dieu s'en estime avec raison diminuée, défigurée, déshonorée.

Donc, messieurs, vous me comprendrez mieux maintenant lorsque je vous dirai que la pureté est le triomphe de l'âme sur le corps. Un homme chaste, c'est une âme qui se souvient de sa divine origine, de cette création spirituelle émanée du souffle de Dieu même, non pas sans doute qu'elle soit une partie de ce Dieu, mais du moins, parce qu'elle lui ressemble et représente vaguement son image : *speculum divinæ naturæ.* Un homme chaste n'est plus un homme mais un ange, avec la même pureté et les combats en plus avec leurs glorieux mérites.

Un homme chaste, c'est un imitateur de Jésus-Christ dans les phases les plus douloureuses de sa vie : comme lui immolant sa chair en sacrifice : *castigo corpus meum et in servitutem redigo ;* comme lui souffrant suspendu à la croix et mourant ; comme lui enfin vainqueur de la mort et préservant jusqu'à l'heure de la résurrection son corps de la corruption véritable qui est celle de l'impureté. Aussi dans ce grand jour de la résurrection, l'homme chaste sera là triomphant, revêtu de la robe blanche

de l'innocence, servant de garde d'honneur à l'Agneau et l'accompagnant partout. C'est Jean l'Apôtre vierge, qui nous l'assure pour en avoir été témoin dans ses extases de Pathmos ! Ah ! la pureté, messieurs, quelle est belle ! C'est la vertu des anges et des saints, c'est la vertu de Marie, c'est la vertu de Jésus, C'est même la seule dont il ait été jaloux. Il a souffert qu'on lui disputât toutes les autres : qu'on l'appelât un ami de la bonne chère et des festins, *potator veni*, un ami des publicains, un imposteur, un orgueilleux, un faux prophète, un ennemi de sa nation, un contempteur de Moïse, enfin un sacrilège et un infâme usurpateur de la Divinité ; mais quand il s'agit de sa virginité il ferma la bouche à ses ennemis et ne souffrit pas qu'elle fut soupçonnée. Parmi ces juifs homicides, aucun n'ose jamais mettre en doute sa vertu.

O pureté, la plus divine et en même temps la plus fragile des vertus, c'est vous qui nous ouvrez toutes grandes les portes du Paradis : *Beati mundo corde quoniam ipsi deum videbunt.* Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu ! ...

Telle est messieurs, l'éminence de la vertu de pureté. Quelle sera donc l'hor-

reur du vice qui lui est contraire? Ah! messieurs, l'Ecriture n'a pas d'accents assez indignés pour le flétrir; toutes ses pages sont remplies d'imprécations contre ce vice.

Dites-moi, pour quel crime, les hommes ont-ils mérité que Dieu détruisît le monde aux jours de Noé? Sans doute, ils commettaient bien des crimes, mais enfin quel fut le crime qui causa leur mort? sinon l'impureté: *omnis caro corruperat viam suam*, toute chair avait corrompu sa voie. Voilà ponrquoi le monde entier fut englouti sous les eaux du déluge.

Et plus tard, pourquoi les villes maudites de la Pentapole: Sodome, Gomorrhe et les autres furent-elles consumées par le feu du ciel? Sinon, parce qu'elles étaient livrées aux abominations du péché impur.

Pourquoi Samson succomba-t-il et devint-il la proie des Philistins, sinon pour s'être laissé prendre aux pièges que lui tendait une femme impudique? Pourquoi David, le saint roi, le prophète, déshonora-t-il sa vie et devint-il homicide, sinon pour avoir succombé à des désirs criminels? Pourquoi Salomon, le plus sage des rois, devint-il dans sa vieillesse idolâtre et impie, lais-

sant au monde entier la terrible leçon de la grâce perdue, sinon pour s'être abandonné aux passions d'ignominie ?

Pourquoi ?... mais je m'arrête. Il faudrait comme je le disais tout à l'heure, repasser une à une chaque page de l'Ecriture. Le vice impur y est partout nommé, partout flétri ; chaque prophète l'a stigmatisé, chaque apôtre nous a mis en garde contre lui, comme contre le serpent infernal lui-même. "Ni les fornicateurs, dit Saint Paul, ni les impudiques d'aucune sorte, ne posséderont le royaume de Dieu."

Mais ce qui domine tout, c'est la parole de Dieu même aux deux extrémités de l'Ecriture: *non moechaberis* dit Dieu dans les tables de la loi: "Tu ne commettras point d'impuretés ;" Tel est le commandement du Dieu du Sinaï. Et plus tard, Notre Seigneur Jésus-Christ confirme et renforce ce même commandement: "Vous avez appris qu'il avait été dit à vos ancêtres: vous ne commettrez point d'impuretés, eh bien, moi, je vous dis: quiconque aura jeté sur une femme des regards de convoitise, a déjà commis le péché dans son cœur. Si donc, votre œil droit vous scandalise, arrachez-le, car il vaut mieux pour vous perdre quelqu'un de

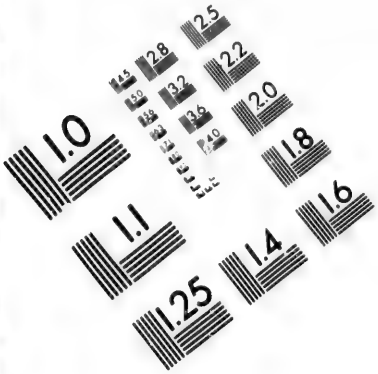
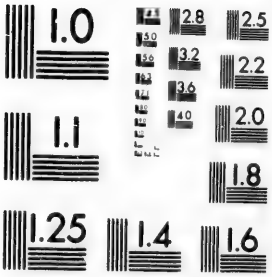
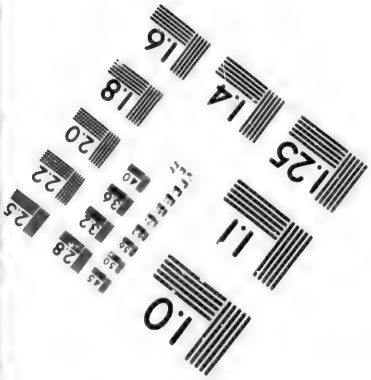
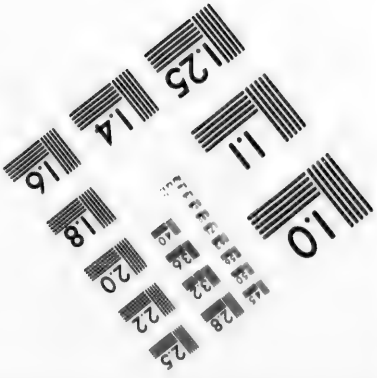


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

vos membres que d'aller avec votre corps entier en enfer." Matth. V. 27, 28.

Je m'arrête, messieurs, il est inutile d'insister après des paroles si redoutables.

Ah! si maintenant nous passons des lumières de la parole divine aux lumières de la raison humaine, nous trouverons d'autres motifs aussi forts et aussi graves de flétrir l'impureté.

Cette odieuse passion en même temps qu'elle est une cruelle offense à Dieu, fait pour notre corps et pour notre âme l'office du plus subtil des poisons ; il les abrutit et les tue.

Etudions son influence sur le corps, l'intelligence et la moralité.

Et d'abord sur le corps. On s'étonne, messieurs, de voir de nos jours tant de maladies mystérieuses, de ces langueurs si étranges auxquelles les médecins, pour tromper l'inquiétude des parents, donnent des noms inconnus.

Combien en avons-nous vu de ces enfants si pleins de force et d'une santé si florissante qui tout à coup pâlissent, et s'étiolent, arrivés à l'âge de quatorze ans. C'est l'impureté, le péché solitaire qui dévore ce pauvre enfant comme un ver rongeur, qui fait lentement l'œuvre de mort. Les parents dans leur aveugle

tendresse, tout en se lamentant du résultat, n'en devinent point les causes ; ils ne s'aperçoivent pas que l'enfant est devenu méfiant, sauvage, taciturne et qu'il recherche la solitude. Il semble que l'enfer lui-même ait noué le bandeau sur leurs yeux, afin de les empêcher de recourir aux moyens efficaces à l'exacte surveillance, qui seule pourra sauver sa victime et lui ravir sa proie.

Voyez maintenant ce jeune homme de trente ans, avec ses joues amaigries, ses yeux caves, son front chauve que la débauche et non l'étude a dépouillé, son teint de cire et cet air général de faiblesse et de dégoût. Il n'a rien de la fierté, de la vigueur et de la virilité de son âme, c'est un cadavre qui marche encore.

A vingt ans ce jeune homme qui jusque là s'était conservé chaste, ce jeune homme s'est abandonné à ses passions, il s'est jeté tête baissée dans la luxure et c'est là qu'il s'est usé, qu'il s'est dégradé, qu'il a tellement vieilli qu'on dirait maintenant que la tombe est ouverte béante sous ses pieds.

Il en est cependant qui ne meurent pas si tôt, qui traînent péniblement le poids de la vie jusqu'à une vieillesse déshonorée ; ils sont pour tout le monde

des objets de mépris et de dégoût et s'en vont dans des hôpitaux spéciaux qui seuls osent affronter la pur lence de leurs plaies.

Mais ces ravages matériels sont peu de choses lorsqu'on les compare à ceux que le péché impur exerce sur les intelligences. Que nous en avons vu de ces petits prodiges qui font l'orgueil des mères par l'éclat prématuré de leur esprit. Et voilà que l'impureté passe par là et cet éclat s'éteint sans retour, comme ces rayons d'un soleil qui se lève, et que couvrent bientôt d'épais nuages. Le génie de dix ans est un idiot à seize, l'impureté a fait son œuvre de mort dans cette âme.

Mais continuons. Que nous en avons vu de ces jeunes gens, qui parvenus sans encombre jusqu'à l'âge de vingt ans, grâce à l'inquiète vigilance des prêtres qui furent leurs maîtres, donnent à leur famille et à leur patrie de grandes espérances d'avenir. Les voilà dans les grandes villes ; mais hélas ! bientôt leur vertu fait naufrage et avec leur vertu leur talent. Ils oublient tout pour le péché, travail, étude, ambition même ; et ceux qui se montraient à l'horizon comme une lumineuse étoile, tombent et disparaissent honteusement

comme un astre errant, sans même s'être pu créer une carrière.

La luxure est une ivresse, messieurs, comme elle, elle a ses oublis, ses anéantissements, ses abrutissements même, abrutissements dont on ne revient plus ; car l'esprit une fois émoussé et alourdi, ne reprend plus jamais sa vigueur et sa souplesse.

Mais si le corps s'étiole, si l'esprit s'amoindrit par la luxure, que dire des effets désastreux de ce vice sur la vertu morale.

Il n'est pas, messieurs, de principe qui tienne longtemps contre de mauvaises habitudes. L'impureté obscurcit complètement en nous la notion du bien et du mal. Pascal disait un jour que si les hommes avaient intérêt à nier les vérités mathématiques autant que les vérités morales, qui sont le criterium de leur conduite, ils le feraient assurément.

Et en effet un seul exemple le prouvera.

C'est pour satisfaire ses passions, qu'un homme ne craint pas de désobéir à son Dieu, de renoncer au Paradis et d'affronter l'enfer, comment voulez-vous qu'il tienne compte des lois morales et qu'il écoute la raison ? Il s'aveugle, il

est sourd à tout. Nous savons que toutes les passions nous aveuglent. La colère, par exemple, nous fait commettre des actions dont nous rougissons lorsque le calme nous revient ; mais aucune après l'ivresse ne nous étourdit autant que l'impureté.

L'impureté dégénérée en habitude, atteint un véritable paroxysme de folie. Elle méconnait les lois divines et humaines, elle s'en moque, elle prend plaisir à les outrager. Arrivé à ce degré, le coupable tombe plus bas que la brute.

Ne faut-il pas être pire qu'une brute en effet pour porter les flammes de l'adultère dans une maison honnête, et déshonorer un paisible foyer. Ses œuvres sont des œuvres nocturnes comme le voleur ; tout ce qu'il touche, il le souille à jamais.

C'est ainsi qu'il fait tomber la jeune fille inconsidérée, tête folle, parfois plus imprudente que coupable, et qu'il traîne de chute en chute jusqu'au fond de l'abîme dont on ne peut plus se relever. Il fait plus, il se ravale jusqu'à la bête ; il guette sur les chemins, il attente à la pudeur, plus cruel que les loups, qui du moins ne perdent pas les âmes ; il n'hésite pas, s'il le faut devant d'autres crimes.

Depuis quelques temps, les journaux sont remplis de récits qui font dresser les cheveux sur la tête; et vous n'avez point oublié l'histoire de ce misérable de Cumberland qui pour assouvir sa rage a étranglé deux enfants de ses propres mains.

Voilà à quelles monstruosités l'impureté conduit; voilà où elle vous conduira, si vous n'y prenez garde.

Je sais qu'on se fait des illusions sur ce sujet; qu'on se promet bien de se convertir plus tard. On a même inventé pour les besoins de la cause, une expression certainement inspirée par l'enfer: Il faut bien que jeunesse se passe. Erreur, messieurs, la jeunesse criminelle ne passe pas; on est, ou plutôt, on se croit toujours jeune. Le vieillard reste impudique comme autrefois. Seulement, il est encore plus hideux parce qu'il est sans excuse. Alors il devient tout à fait effronté, sans pudeur; il perd toutes les hontes, toutes les croyances; rien ne l'arrête plus; et l'on peut dire de lui qu'arrivé à ce point de perversion il lui est presque impossible d'éviter l'enfer. C'est encore comme les ivrognes. Les vieillards abrutis dans l'ivresse et dans l'impureté peuvent être considérés comme incurables.

N'attendez donc pas à la vieillesse; c'est lorsque l'arbre est encore vert et flexible qu'on peut le redresser.

Vous donc, messieurs, qui m'écoutez, frappez-vous la poitrine. Jadis le prophète Jonas entra dans Ninive en criant: " Encore quarante jours et Ninive sera détruite." Mais Ninive se convertit, le roi et tout son peuple se couvrirent d'un sac et de cendre et Dieu les prit en pitié.

Moi aussi je viens vers vous pour vous crier avec le prophète: " Pénitence! Pénitence!" Si vous ne faites pénitence, vous mourrez tous certainement: *nisi pœnitentiam egeritis omnes similiter peribitis.*

Le cœur me saigne en vous parlant ainsi. Ce sont là de dures paroles et je serais heureux de croire qu'elles ne sont pas méritées, mais vous savez bien que vous les méritez, messieurs, et si vous consultez votre conscience, vous trouverez que j'ai raison. Vous n'êtes pas plus libres que les autres de ce grand mal de notre époque. Vous qui vivez au milieu des protestants, ennemis de notre religion, qui devriez les édifier par des mœurs pures et une chasteté angélique, je vous le demande, vous distinguez-vous beaucoup d'eux sur ce point? Sans

doute, vous assistez assidûment à la messe, sans doute vous fréquentez assez régulièrement les sacrements. Mais au point de vue de la pureté, où en êtes-vous, je vous le demande? Ah, vous baissez la tête, et je lis dans vos yeux vos aveux. Que vous êtes loin de nos aïeux les martyrs qui arrachaient à leurs ennemis, aux païens, aux bourreaux ce cri d'admiration et d'envie: "Ces chrétiens, qu'ils sont purs!" et qui attribuaient leur vertu à des charmes magiques.

Hélas! nous n'étonnons plus aujourd'hui personne; et les protestants voyant que vous leur ressemblez, n'ont pour vous ni admiration ni envie.

Réveillez-vous, messieurs, de votre torpeur et rappelez-vous que le sacrifice de la messe ne plait au cœur de Jésus-Christ qu'autant qu'il est offert par un cœur pur.

Rompez, rompez, tout pacte avec l'impiété. Du milieu de mon peuple, exterminez les crimes, et vous viendrez après m'immoler vos victimes.

Mais je vois que vous êtes émus et que vos cœurs s'ouvrent à la grâce.

Mon père, me dites-vous, que ferons-nous pour nous corriger?—Pour vous corriger, voici ce qu'il faut faire:

Evitez les mauvaises compagnies, évitez la solitude qui est une mauvaise conseillère, *vœ soli.*

Priez, confessez-vous, communiez souvent, c'est là la force, c'est là le salut. Soyez humbles et méfiants de vous-mêmes, mais mettez votre confiance dans le Seigneur.

Imitez saint Paul, tout saint qu'il était, il se méfiait de lui-même. "*Per me nihil sum*: je ne suis rien, disait-il, *sed omnia possun in eo qui me confortat ;* mais je puis tout en celui qui me fortifie.

Oui, si vous priez, vous serez sauvés ; vous vous maintiendrez purs si vous l'êtes, vous vous corrigerez si vous ne l'êtes pas, et c'est ainsi que malgré vos faiblesses, vous arriverez enfin dans la cité bienheureuse des saints et des purs.

L'ENFANT PRODIGUE

Vendredi soir, 5 décembre.

Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus.

Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

St. Luc XV, 21.

Messieurs,

Un jour Notre Seigneur Jésus-Christ raconta à ses apôtres la parabole de l'enfant prodigue ; c'est elle que je vais vous raconter ce soir.

Il y avait au fond de l'Orient un homme très riche et très bon. Cet homme avait deux enfants. L'un l'aîné suivait les traces de son père, mais le plus jeune était méchant. Son père l'avait comblé de toutes les marques de sa tendresse, avait appelé près de lui les maîtres les plus vertueux sans pouvoir rien gagner sur cette nature rebelle. Quand l'enfant eut grandi et qu'il fut devenu homme, le séjour dans la mai-

son de son père lui devint insupportable ; il réclama sa part d'héritage.

Le père fut blessé jusqu'au fond du cœur mais pour ne pas aigrir davantage un fils dénaturé, il fit ses partages et lui donna son bien.

A peine l'enfant fut-il en possession de sa fortune qu'il quitta le foyer paternel et disparut. Il s'en alla bien loin sur une terre étrangère, dans une grande ville, où il donna libre cours à ses instincts pervers.

Il y a, messieurs, dans les grandes villes des hommes qui vivent du malheur des autres ; ils ressemblent aux oiseaux de proie ; à peine voient-ils arriver un jeune imprudent qu'ils s'abattent autour de lui pour faire l'œuvre de Satan. Notre prodigue eut de nombreux amis. Il dissipa, joyeusement avec eux, son bien dans la débauche et la luxure, sans s'apercevoir qu'ils vivaient à ses dépens. D'ailleurs, ils le payaient en l'instruisant, ils avaient commencé par le faire rougir de son innocence, ils finirent par le rendre fier du péché.

Cependant son cœur et sa bourse se désemplissaient en même temps ; son cœur se vidait de tous les principes d'honneur et de vertu qui y avaient dé-

posés avec tant de sollicitude ses bons vieux maîtres ; sa bourse se vidait avec la même effrayante rapidité.

Bientôt la gêne vint, l'horrible gêne, cet enfer des mondains ; alors il fallut recourir aux expédients, aux moyens inavouables.

Le jeune homme emprunta à son tour ; mal lui en prit ; ses bons amis l'abandonnèrent et ne daignèrent même plus le regarder.

A la gêne succéda la pauvreté. Honteux, mal vêtu, il tomba dans le monde des escrocs, il trichait au jeu, il volait pour vivre.

Quel désenchantement pour l'infortuné ! Jusque-là le vice lui était apparu enjoué, brillant sous le vernis du monde, il le voyait maintenant tel qu'il était, hideux, horrible ; et pourtant le vice le tenait enchaîné sous sa rude étreinte sans lui laisser l'idée du repentir.

Mais il n'était point au comble de ses maux.

Une grande disette se fit sentir dans le pays. En Orient, messieurs, si les pluies manquent au printemps, les récoltes sèchent en herbe dans les champs dévastés ; c'est la famine. La famine vint donc, le blé de l'étranger se vendit

au poids de l'or, et les pauvres pleurèrent.

Notre prodigue sentit pour la première fois les aiguillons de la faim ; ses beaux habits se trouèrent, ses souliers étaient percés par dessous. Il tendit la main dans les rues détournées, mais les passants étonnés et inquiets hâtaient le pas en le voyant.

Chaque matin aux portes des maisons il cherchait dans le ruisseau quelques os et quelques restes des repas ; mais il trouvait là une troupe affamée et grossière qui le repoussait brutalement.

Alors un jour, désespéré, il quitta la grande ville et vint dans une ferme demander du travail pour l'amour de Dieu. On en eut pitié, mais comme il ne savait aucun métier on lui confia la garde d'un troupeau de pourceaux.

C'est ainsi que demi-nu il allait chaque jour dans la forêt voisine avec ses bêtes ; il ne mangeait point à sa faim et le soir il jetait un regard d'envie sur les racines que l'on donnait aux pourceaux.

Alors son cœur s'attendrit. Assis, tête baissée, sous les rayons ardents du soleil, il passait de longues heures à pleurer et à méditer.

Il revoyait en esprit les riantes images

de sa jeunesse, ses jeux enfantins avec son frère, la joie bruyante dont il animait la maison paternelle, les nombreux serviteurs, les repas abondants où festoyait une joyeuse compagnie, sa mère si tendre, si faible peut-être, son père si noble et si bon.

Tout cela passait comme un de ces songes de bonheur qui égayent quelquefois le délire des gens malades, mais n'en rendent leurs maux que plus poignants ; et le prodigue en relevant la tête, n'en ressentait que davantage son malheur...

Chrétiens qui m'écoutez, il est au ciel un Père de famille ; le monde est sa richesse, les étoiles qui scintillent dans la nuit obscure sont un jouet de sa puissance, la terre est un don de ses mains ; mais il est bon, il aime les hommes qui sont ses enfants, ses enfants de prédilection. C'est pour eux qu'il a tout créé, la terre, la vaste mer, les cieux. Il a mis dans leur être de nobles facultés, la volonté, l'intelligence, la sensibilité ; il les a confiés à la garde d'un ange fidèle qui inspire à leur conscience de nobles pensées. Dès leur tendre enfance, l'Eglise, son épouse et leur mère les instruit soigneusement du bien et du mal, leur enseigne leurs devoirs et leur

montre l'horreur du vice. Voilà ce que Dieu fait pour les hommes, voilà ce qu'il fait pour nous.

Et nous, que faisons-nous? nous faisons comme le prodigue; dès notre première jeunesse nous nous révoltons contre Dieu; nous nous croyons plus sages que l'Église; son joug nous pèse parce qu'il nous prive de ces joies du monde qui nous semblent si charmantes vues de loin; parce qu'il arrête l'essor d'une liberté dont nous sommes si jaloux avant que de la connaître; et alors nous nous adressons à Dieu: "Mon père, lui disons-nous, comme le prodigue. donnez-moi ma part d'héritage; il me faut ma liberté; je ne veux désormais dépendre que de moi seul."

Et alors, dès que nous sommes devenus nos propres maîtres, nous nous hâtons de nous éloigner de ce Père dont la tutelle nous importune; nous nous enfuyons bien loin, *in regionem longinquam*. Adieu la prière du matin et du soir, adieu la messe du dimanche, la confession, l'Eucharistie; il faut tout oublier et ne plus penser à Dieu.

Cependant nous nous faisons de nouveaux amis, des corrupteurs de l'innocence, des jeunes gens tarés qui affectent de ne pas croire à cette vieille chose

qu'on appelle la religion et qui se moquent du bon Dieu. Voilà nos nouveaux modèles. Avec eux notre fortune est vite dissipée, cette fortune amassée si péniblement dans notre cœur d'enfant. D'abord c'est l'innocence qui s'enfuit ; la débauche prend sa place.

Avec l'innocence, l'honnêteté, la pudeur, le respect des parents, la délicatesse, enfin la foi. Tous les principes s'envolent l'un après l'autre loin d'un cœur dévasté. Voilà les premiers fruits de la luxure.

Alors viennent la famine et l'indigence.

Dans ce cœur corrompu les passions grandissant deviennent insatiables ; rien ne peut plus les satisfaire. Vainement vous épuisez votre corps et votre fortune, elles ont toujours soif et toujours faim. Mais, dites-vous, je n'en puis plus, j'ai tout perdu. Encore ! disent les passions ; "mais je vais mourir à la peine." Encore, encore, jusqu'à la mort !

C'est ainsi que les passions s'emparent de nous. Si encore elles donnaient le bonheur ; mais non, elles ne procurent que l'amertume, le dégoût et l'ennui de la vie. Elles ne nous enchaînent pas moins et nous réduisent en affreux esclavage. Tous les démons de l'enfer règnent

en nous. Les démons de l'orgueil, de l'ambition, de l'envie, de la haine, du jeu.

Mais ce n'est pas tout. Pauvres esclaves que nous sommes nous finissons par envier le sort des pourceaux ; il nous faut des plaisirs infâmes, des péchés dont le nom seul fait rougir ; il nous faut fréquenter des hommes que le monde lui-même méprise et sacrifier tout jusqu'au vain honneur et à la fortune de la terre. Voilà jusqu'où mène l'inconduite ; voilà, messieurs, jusqu'où l'on peut aller.

Ah ! rentrez en vous-mêmes et comparez votre vie actuelle avec votre vie d'autrefois.

Que sont devenues les douces joies de votre innocence et de votre première communion ? Alors votre cœur était pur, votre front candide, vous pouviez lever vers le ciel vos yeux sans crainte, vous n'aviez pas peur de Dieu, vous lui disiez : Notre Père qui êtes aux cieux !

Et maintenant tout cela est passé ; ce ciel n'est plus pour vous, vous ne connaissez plus les délices de l'amour divin ; mais vous avez pris une autre route, route pleine d'amertume et de déceptions, la route du vice et du péché qui aboutit, infailliblement, peut-être

demain, peut-être même aujourd'hui à l'abîme béant de l'enfer.

Nous avons laissé le prodigue pleurant son péché. Il était dans l'affliction quand tout à coup il se dit: "Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim."

Messieurs, savez-vous quelle est cette faim dont meurt le pécheur? C'est la faim de l'âme.

De même que le corps chaque jour a besoin de la nourriture matérielle, ainsi l'âme aussi a besoin d'une nourriture. Cette nourriture, c'est le bonheur, c'est l'amour de Dieu.

Je sais qu'il y a des hommes qui n'éprouvent jamais cette faim. Pourvu qu'ils remplissent leur ventre ils sont contents; ils ne se doutent même pas qu'ils ont une âme. Ils jouissent d'une paix bestiale; leur âme n'est qu'un instinct grossier. Plaignez ces hommes qui sont à peine des hommes.

Je sais qu'il en est d'autres, qui cherchent des plaisirs plus relevés, qui souffrent d'une faim plus noble; ces plaisirs, ce sont les voluptés; cette faim, c'est l'honneur, la gloire.

Mais ceux-là se trompent misérablement.

Leur âme n'a pas pu prendre assez haut son vol et planer au-dessus des brouillards du vice, elle ne voit rien, elle erre sans but, elle heurte partout dans les chaos de ses passions sans pouvoir arriver au bonheur. La faim qui la dévore, elle l'assouvit sans cesse en d'immondes banquets qui ne laissent après eux que remords et qu'amertume ; mais la paix, mais le bonheur, elle les ignore. C'est ainsi que l'ordre divin leur est caché, que l'harmonie fait pour eux place au désordre, que la vie leur paraît comme un problème insoluble, dont ils ne voient ni le but, ni l'auteur, ni la sagesse, que ce bonheur tant souhaité n'est qu'un décevant mirage, et ce Dieu si bon qu'un néant ou qu'une divinité funeste.

Mais à côté de ces âmes infortunées, je sais qu'il en est d'autres, seules vraiment dignes d'être appelées des âmes, qui se rappellent le Père dont elles sont issues, qui se savent les filles de Dieu, le souffle de sa bouche, simples et immatérielles comme lui, aspirant à lui comme à leur centre, comme le fer aspire à l'aimant. Ces âmes-là ont la notion du bonheur qui sans cesse repasse devant l'œil de leur mémoire comme un éclair rapide, une vision de l'infini.

Ces âmes-là comprennent qu'elles ne sont ici que des voyageuses sur une terre étrangère, déserte et sans eau.

Elles s'écrient avec St-Augustin: "Seigneur vous m'avez faite pour vous et je ne puis trouver de repos hors de vous." Elles s'unissent aux cris déchirants du Psalmiste qui pleure dans cette vallée de larmes et qui trouve son exil bien long. Comme le poisson hors de l'eau elles étouffent dans l'atmosphère d'ici-bas. Comme le prodigue elles se rappellent la maison paternelle, les serviteurs nombreux qui peuplent le ciel: "qu'ils sont heureux s'écrient-elles, pendant qu'ici nous mourons de faim!"

Oui, messieurs, elles meurent de faim, elles se consument sur la terre. Croyez-vous que la volupté puisse satisfaire une âme altérée d'infini, croyez-vous qu'une créature puisse contenter une âme qui se souvient de Dieu?

O ciel! ô patrie! Vers toi notre cœur s'envole! Brise-toi, prison cruelle qui nous retiens malgré nous! Malheureux homme que je suis! dit l'Apôtre, qui me délivrera de ce corps de mort?

Messieurs, ce cœur que Dieu a mis dans votre poitrine, gardez-le avec un soin jaloux, c'est toute l'âme, c'est tout l'homme; c'est le Paradis ou l'enfer. Si

vous le tenez pur, c'est l'amour éternel, l'éternel bonheur ; si vous le souillez, c'est la haine et le désespoir.

Comment donc hésiteriez-vous ? Comment pouvez-vous encore aimer la terre, comment n'allez-vous pas pleurant et vous lamentant dans votre exil ?

Comme ils étaient sages, ces insensés, ces fous d'amour divin, ce St-François d'Assise, ces Jacopone de Todi.

Ils couraient ça et là, versant des larmes, poussant de profonds soupirs, embrassant les arbres, invitant la nature inanimée à louer avec eux son Créateur. Lorsque les hommes étaient las de les entendre, ils parlaient aux oiseaux, aux poissons.

Ils montaient sur les hautes montagnes pour être plus près du ciel et plus loin de la terre, ils trouvaient que leur exil était bien long ; comme le prodigue ils mouraient de la fin de l'amour, et il fallait que Dieu en personne descendit pour les consoler. Ah ! messieurs, je le répète, voilà la sagesse. Ne l'oubliez pas, vous n'êtes point ici dans la patrie, mais dans l'exil, comme les animaux vous pouvez bien nourrir ce corps mortel, mais votre âme, quel aliment lui donnez-vous ?

Que ferez-vous donc ? Eçoutez le prodigue :

Je me lèverai, j'irai à mon père et lui dirai :

" Mon père j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi seulement comme un de vos serviteurs." Il dit et se lève aussitôt.

Dans ces pays de l'Orient, messieurs, les âmes sont énergiques ; promptes au mal elles sont aussi promptes au repentir ; prendre une résolution, c'est l'exécuter sur le champ. Le prodigue se leva donc, et, prenant son bâton s'en alla.

Hélas ! il n'en est pas ainsi de vous. Comme lui vous avez roulé dans l'abîme, vous avez goûté l'amer fruit du péché, comme lui vous regrettez l'innocence ; mais, hélas ! vous ne vous relevez pas comme lui. Vous poussez des soupirs, vous versez des larmes, mais la honte vous arrête, la mauvaise honte du respect humain.

Allons pécheurs, allons, levez-vous ! prenez le bâton de la pénitence, suivez le chemin du repentir, c'est celui du bonheur et du salut.

Demain, répondez-vous, demain j'aurai plus de courage, car je veux me convertir. Pourquoi demain, pourquoi toujours ce mot maudit ? laissez demain aux lâches et convertissez-vous aujour-

d'hui; demain c'est l'avenir dont vous n'êtes pas maîtres, c'est peut-être la mort, c'est peut-être l'enfer, c'est sûrement la peur comme aujourd'hui.

Cependant le père du prodigue pleurait toujours son fils. Après bien des années d'une inutile attente, il espérait encore. Sous le poids de la douleur ses cheveux avaient blanchi, son corps s'était courbé vers la terre, la tristesse avait creusé son front.

Chaque soir, au soleil couchant, le vieillard prenait lentement le chemin de la colline par où avait passé son fils en s'en allant. De là on apercevait la route tortueuse qui se perdait dans le lointain comme un long ruban d'argent. C'est là qu'il laissait errer ses regards, c'est là que ses yeux rougis finissaient toujours par se remplir de larmes, jusqu'à ce qu'enfin s'arrachant à ces lieux il eut repris triste et désolé le chemin de sa demeure.

Or, un jour qu'il était resté sur la colline plus longtemps que d'habitude, il aperçut au loin l'ombre indécise d'un voyageur. C'était un pauvre mendiant demi-nu, les pieds ensanglantés, qui se traînait péniblement, tête baissée, appuyé sur son bâton; on eut dit un homme cassé par l'âge; pourtant il était jeune encore. Le vieillard se sentit

ému de pitié. Il le vit s'approcher sans pouvoir détourner de lui ses regards. Soudain l'étranger s'arrêta, et levant la tête, leurs yeux se rencontrèrent.

Le père reconnaît son cher enfant perdu, et courant à lui les bras ouverts il l'embrassa: Mon fils, mon fils, mon cher fils! Mais pendant qu'il l'arrose ainsi de ses larmes, le prodigue tombe à ses genoux: "Mon père, dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils!"

Mais le père le relève, le presse plus fort sur son cœur, en l'appelant son cher fils; puis le prenant par la main, il l'entraîne vers sa maison et appelle à grands cris ses serviteurs: "Apportez promptement la plus belle robe pour mon fils, mettez-lui au doigt un anneau, aux pieds des chaussures, amenez le veau gras et tuez-le, allons mangeons et faisons bonne chère; car mon fils que voici était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé."

Que cette scène vous touche, messieurs, et vous fasse faire un retour sur vous-mêmes. Vous aussi vous avez un père qui pleure votre absence et qui attend votre retour. C'est lui qui met dans vos cœurs le remords, et avec le remords, la grâce du repentir; c'est lui

qui vous excite à la conversion par ces mouvements si doux et si puissants qui vous agitent. Il fait renaître en vous l'amour du bien et le goût pour la vertu, il vous dégoûte des faux plaisirs. Ecoutez sa voix pendant ces jours, elle se fera sûrement entendre, ne soyez pas sourds à son appel.

Le père du prodigue montait chaque soir sur la colline pour voir arriver son fils. Notre Père à nous, mille fois plus aimant, monte chaque matin sur l'autel pour nous y attendre. Il fait plus, ce divin Père, il monte encore plus haut pour mieux nous voir, il monte sur le bois de la croix et de là il domine l'univers. Voyez-le, messieurs, c'est là qu'il vous attend le jour et la nuit; ses bras sont grand ouverts, il baisse vers vous sa tête couronnée, il vous offre un divin baiser. Approchez, approchez de Votre Père, "je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; mais recevez-moi seulement parmi vos serviteurs." C'est ainsi qu'il faut lui parler, comme le prodigue à son père; et vous verrez comme il vous répondra: "O mon fils, s'écriera-t-il, mon cher fils!" Il vous pressera sur son cœur, et dans cet embrassement il vous baignera de son sang.

Ce sang vous lavera d'un seul coup de tous vos péchés. Et puis il appellera ses

anges: Apportez, leur dira-t-il, la belle robe de l'innocence, que je la remette à mon fils ; apportez les chaussures qui doivent garantir désormais ses pieds meurtris dans les sentiers du crime ; mettez à son doigt l'anneau de notre alliance renouvelée ; car mon fils perdu me revient, mon ravi m'est rendu. Allons qu'on prépare le divin banquet, que tout soit dans la joie ; il faut immoler une noble victime de grâce et de propitiation ; allons je veux être moi-même la victime.

C'est ainsi que parlera Jésus-Christ, messieurs, à l'oreille de votre cœur. Il faut vous convertir ; encore quelques jours et l'on immolera l'Agneau de Dieu, préparez-vous au banquet eucharistique, préparez-vous y par le repentir. Vous êtes tous des enfants prodigues, tous vous avez besoin de pardon. Si vous voulez consoler le cœur du Maître ne tardez pas plus longtemps. Il faudra vous confesser, il faudra communier, il faudra combler de joie le ciel et la terre, de cette joie qui fait dire à Jésus-Christ : " Allons, réjouissons-nous et faisons bonne chère, car mon fils était perdu et il est retrouvé, il était mort et il est ressuscité."

C'est là, messieurs, la grâce que je vous souhaite.

LE TRAVAIL

Samedi soir, 6 décembre

Labora sicut bonus miles Christi.

Travaillez comme un bon soldat du Christ.
2 Tim. II, 3.

MESSIEURS,

Je vous ai marqué vos défauts avec assez de franchise, je me suis assez appesanti sur quelques uns d'entre eux pour avoir le droit de m'arrêter maintenant et de vous indiquer les remèdes.

Le but d'un missionaire n'est point d'abattre ou de désespérer ; il doit surtout être un consolateur ; et, si la nécessité le force à faire parfois des blessures c'est toujours pour mieux panser ou guérir.

Ces remèdes sont assez nombreux ; je vous ai déjà parlé de la crainte ; je vous parlerai plus tard de l'amour ; je veux vous parler aujourd'hui du travail.

Lorsque Dieu, messieurs, a imposé à l'homme le travail comme châtiment il avait en même temps des desseins de miséricorde. Si le travail est une peine c'est en même temps la meilleure des sauvegardes pour notre cœur, et le meilleur des exercices pour notre intelligence.

C'est ce que je vais vous démontrer. Je vous ferai voir dans une première partie, que pour être un bon chrétien, c'est-à-dire un homme vertueux, le travail est indispensable ; je vous prouverai dans une seconde partie que le travail est également nécessaire pour faire son chemin dans le monde, et que cette nécessité du travail emprunte une importance toute spéciale pour vous de votre situation politique ; si bien que la paresse reste chez vous non seulement un péché ordinaire mais encore un crime de lèse-nationalité.

Prêtez-moi votre bienveillante attention.

On travaillait au Paradis Terrestre, messieurs, l'Ecriture le dit expressément. Mais le travail n'était pas pénible. Il n'est devenu peine qu'après le péché, et par sentence de Dieu. Le travail n'est qu'une manifestation de ce désordre que le péché a introduit dans

le monde. Désormais il faudra lutter contre la nature et contre nous-mêmes ; notre vie sera un combat continuel, sans trève ni merci jusqu'à la mort. C'est même cette lutte qui devrait être proprement appelée travail car elle est le grand travail de l'homme, et ce qu'on appelle communément travail n'est qu'un accessoire en réalité. Cesser un moment ce combat, c'est s'avouer vaincu, c'est succomber devant le mal, le corps ou la créature c'est commettre le péché. A chaque fois que l'on péche, messieurs, on fait acte de paresse ou si vous aimez mieux de lâcheté.

Mais quittons ces considérations élevées pour revenir au travail tel qu'on l'entend d'ordinaire.

Pensez-vous, messieurs, que lorsque Dieu a condamné l'homme au travail il avait l'intention de se venger ? Non, certes, tel n'était pas son but. Ecoutez, messieurs les étudiants en droit, ma théorie du châtiment ; vous verrez si elle est fondée en raison.

La vengeance est un péché, car après tout elle consiste à rendre le mal pour le mal. Dieu ne saurait donc se venger. Le châtiment a un but tout autre et ce but est triple :— 1o. faire peur aux méchants ; 2o. mettre le criminel dans

l'impossibilité de nuire ; 3o. si c'est possible le convertir.

Ce dernier but, chez les hommes, le moins important et le moins facile à atteindre, tient auprès de Dieu le premier rang, car Dieu vise moins à l'ordre extérieur qu'au salut de nos âmes.

Il fallait donc que le châtiment que Dieu infligerait au péché fût un châtiment curatif. Il l'est en effet, et le travail est assurément le meilleur dérivatif offert à la force de nos passions.

Il y a longtemps, messieurs, que la paresse est appelée la mère de tous les vices ; c'est l'Ecriture qui l'affirme : "*Multam malitiam docuit otiositas.*" En effet le travail étant une vertu, son contraire est un vice, et le mal n'engendre que le mal. Quand donc, quand notre esprit est libre et sans emploi, cet esprit toujours inquiet, toujours en mouvement, cherche partout un aliment à son activité. Mais la paresse lui interdit de se procurer aucun aliment qui fatigue. Or les bonnes choses sont toutes pénibles ; c'est le propre de la vertu depuis la chute. Donc l'esprit cherchera ailleurs un aliment agréable, c'est-à-dire dans le vice.

Voilà, messieurs, l'explication théologique de ce fait dont tous sans doute,

vous avez l'expérience, à savoir que l'oisiveté engendre les mauvaises pensées.

Vous le savez, ce n'est pas lorsque vous êtes absorbés par un travail pénible, que vous pensez à mal. Le travail est une prière, et lors même qu'il ne serait qu'une chose profane il s'empare tellement de toutes nos facultés, qu'il chasse de notre imagination tout ce qui pourrait le distraire.

Le jeu lui-même, lorsqu'il nous passionne, arrive à peu près au même résultat ; et voilà pourquoi je loue ces jeux athlétiques, ces exercices violents qui font le charme de vos camarades de langue anglaise.

Mais vous qui avez moins de goût pour ces jeux, vous devriez travailler d'autant plus.

Or, que faites-vous ? Je vais vous dire ce que vous faites.

Vous suivez tant bien que mal vos cours ; vous vous acquittez tant bien que mal de vos fonctions, qui la plupart du temps ne sont pas bien fatigantes, autrement vous ne penseriez qu'à dormir le soir, et puis une fois libres vous rentrez à la maison. Mais votre chambrette est bien modeste et vous vous y sentez bien seuls.

Il s'y trouve bien sans doute quelques

livres qui renferment des trésors de science et de sagesse mais leur seule vue vous fait horreur.

Il y a deux livres pour lesquels l'étudiant conserve un respect profond : l'Evangile et son livre de cours ; il y touche le moins possible.

Que faire alors dans cette chambre, dans ce désert ? on la quitte, on sort. Mais vous n'êtes pas hommes à vous promener sur l'asphalte, à regarder couler l'eau du Saint-Laurent ; les vitrines ont pour vous peu d'attraits et je vous en félicite, car elles ne sont école ni d'art ni de vertu. Il faut donc chercher ailleurs.

Où aller, messieurs ? Vous n'avez guère à choisir. Vous allez, ou au café, quel que soit le nom que vous lui donniez, ou au théâtre, ou en visites, où dans des lieux pires encore ;.....je crois bien que vous n'avez pas à choisir beaucoup ailleurs. Eh bien ! messieurs, est-il nécessaire de dire : que votre vertu court de grands dangers, ou plutôt ai-je besoin de dire qu'elle se perdra infailliblement ?

Inutile n'est-ce pas d'insister sur les dangers de certains lieux. Y mettre seulement le pied est un péché mortel ; vous savez tous cela, et vous vous respectez trop pour que j'insiste.

Quant au théâtre, laissez-moi répondre à toutes les objections que vous pourriez me faire par un seul mot qui est décisif.

Vous en sortirez toujours moins bons que vous y serez entrés. Si vous y êtes entrés en état de grâce, vous courrez risque d'en sortir en état de péché mortel ; et si vous m'affirmez que vous n'éprouvez plus rien, mauvais signe pour vous, c'est que vous n'avez plus rien à perdre.

Cette cause a été jugée par le grand Bossuet et de telle sorte qu'il n'y a plus d'appel possible. Lisez, messieurs, sa dissertation sur les spectacles, c'est un chef-d'œuvre.

Vous avez encore des cafés ou des lieux de réunion dans lesquels vous vous rencontrez.

Mon Dieu ! messieurs, il m'est difficile de vous interdire absolument ces réunions. Je le voudrais bien, je ne l'ose pas, tant je veux rester pratique. Qui demande trop n'obtient rien. Mais il est certain que si l'on peut jusqu'à un certain point tolérer ces réunions, pourvu qu'elles soient rares, il est certain dis-je, que devenues fréquentes, elles vous feront du mal. La jeunesse de tous les pays s'échauffe par la vie publique ;

elle est vaniteuse, et lorsqu'elle ne peut se vanter de ses vertus, elle se vantera de ses vices. Les discours sont nécessairement très libres dans ces réunions ; on y fait assaut de cynisme et d'impudeur, et tel qui n'ose encore faire le mal, s'en glorifie déjà avant de l'avoir commis. On s'exalte à plaisir, on est extrême en toutes choses, en politique, en religion, et toujours dans le sens de l'impiété.

J'ai connu des jeunes gens qui au fond étaient bons, et qui dans leurs clubs passaient pour des anarchistes et des mangeurs de prêtres. Le plus grand mal est que l'habitude se prend insensiblement, et que ce qui d'abord était une manière exagérée de parler, devient avec le temps une façon de vivre.

De là viennent en France, la plupart de nos libres penseurs, et disons entre parenthèse, que ce sont les médecins et non les avocats ; les avocats ont des principes, mais les médecins soutiennent qu'ils n'ont pas trouvé l'âme sous leur scalpel ; c'est toute la raison de leur impiété.

J'espère que votre scalpel, messieurs les étudiants en médecine, sera moins curieux et moins sceptique. Ils ont commencé par emprunter le ton décla-

matoire à la mode dans ces clubs et ils ont fini par le garder et par le prendre au sérieux.

Ce que je vous dis là, messieurs, ne s'applique point à vous sans doute; aussi ce n'est qn'une indication que je fais, et qu'un danger que je vous signale afin que vous soyez toujours sur vos gardes.

En tout cas, les lieux publics sont toujours une école d'oisiveté et de mauvaise éducation.

Il vous reste les visites. Voici, messieurs, une question délicate qu'il ne faut traiter qu'avec soin.

Qu'allez-vous faire dans vos visites? Allez-vous chercher une épouse, ou allez-vous vous amuser ?

Si vous allez chercher une épouse, rien de mieux, je vous bénis et je fais des vœux afin que le ciel vous donne une nombreuse famille qui contribue à la grandeur et à la prospérité du Canada Rien n'est si beau que le mariage des jeunes gens ; c'est la garantie des mœurs et le gage des vertus domestiques.

Mais si ce n'est pas dans ce but que vous faites vos visites, pourquoi donc les faites-vous ? Pour vous amuser?

Ah! messieurs, c'est un amusement bien dangereux et contre lequel un

homme âgé et vénérable, père d'une nombreuse famille, le saint homme Job se croyait obligé de prendre de grandes précautions.

Pepigi foedus cum oculis meis, ut ne cogitarem guidem de virgine.

C'est beau, à vous, d'être à votre âge, plus forts que ce vieillard, et je vous admirerais complètement si je pouvais y croire.

Messieurs, on me dit qu'il y a des mères tellement pressées de se défaire de leurs filles, qu'elles les jettent pour ainsi dire à la tête de tout jeune homme qui se présente, sans se demander s'il est sérieux, s'il peut l'être, s'il a l'âge et la situation convenables pour s'établir. Ces mères-là sont des insensées, messieurs, qui brûleront un jour dans l'enfer après y avoir entraîné avec elles leurs filles et leurs imprudents visiteurs.

Eh bien! messieurs, tenez-vous sur vos gardes ; vous pourriez, plus d'une fois, vous trouver dans l'occasion prochaine de péché mortel. Avez-vous oublié votre catéchisme ? Ne savez-vous pas qu'un seul mauvais désir est un péché mortel? Etes-vous sûrs, dans telle ou telle circonstance, de n'avoir pas de mauvais désirs? Soyez plutôt assurés

du contraire. Et pour conclusion, messieurs, jusqu'à ce que vous ayez l'intention de contracter des liens sérieux, restez chez vous.

Mais pour rester chez vous, comment faire ? Travaillez, priez. Travailiez surtout, puisque je m'occupe aujourd'hui du travail. Usez votre corps à la fatigue, afin qu'il ne se révolte pas, comme ces coursiers trop bien nourris qui deviennent vicieux dans le repos. Travaillez donc, et comme saint Paul réduisez votre corps en servitude. "*Castigo corpus meum et in servitutem redigo.*"

Mais si votre conscience vous fait un devoir du travail, votre intérêt et votre patriotisme vous y obligent également.

Je n'ai pas besoin, messieurs, de vous expliquer les circonstances politiques au milieu desquelles vous vous trouvez ; loin de pouvoir vous instruire, je m'instruis tous les jours moi-même.

Mais enfin vous savez, nous savons tous que vous vous trouvez au milieu d'un peuple jaloux, que votre multiplication effraie, et qui cherche par tous les moyens légaux à comprimer votre essor.

Les esprits curieux de l'avenir aiment à se figurer pour le siècle prochain une nouvelle France puissante et chrétienne,

jouant dans l'Amérique le rôle que la France a joué si longtemps en Europe et qu'elle est encore destinée à jouer, je l'espère, rôle d'arbitre et de protectrice de la Religion.

Vous pouvez dans cent ans être devenus un grand peuple et vous le serez en effet si vous êtes sages.

Mais pour cela, messieurs, il ne suffit plus d'avoir des familles nombreuses, il faut créer maintenant des classes dirigeantes et des chefs de peuple. Une aristocratie intellectuelle de votre race et de votre Religion s'impose si vous ne voulez pas tomber à la merci d'une autre race qui vous exploitera comme des ilotes et vous tiendra en sujétion.

C'est le danger, messieurs, je ne suis point le premier à vous le signaler ; il est si évident qu'il frappe au premier coup d'œil.

Eh bien, comment ferez-vous pour y parer ? vous n'avez qu'un seul moyen : le travail.

Vous êtes intelligents, messieurs ; tout le monde me le dit ; vos fronts l'indiquent ; mais vos rivaux le sont aussi. Ils travaillent, ils ont de plus des facilités que vous ne possédez point, celles de leur langue et d'une protection officielle non déguisée, du moins dans cer-

taines régions de votre immense Confédération.

Pour les battre, il vous faut doubles armes : les vôtres et les leurs. Le travail seul, vous les donnera ces armes, mais un travail acharné.

Soyez sûrs qu'à forces égales, vous aurez le dessous et que pour triompher, il vous faudra être plus forts deux fois. Ne vous contentez pas surtout de vous cantonner dans cette province où vous êtes les maîtres, étendez votre ambition plus loin. Vous avez tout le Canada pour patrie ; n'en sacrifiez pas la moindre parcelle, posez des jalons pour l'avenir. Mais pour cela, je le répète, il vous faut travailler.

Du travail, du travail, et toujours du travail, voilà le dernier mot de votre patriotisme.

Avez-vous dans le pays l'influence à laquelle vous auriez droit ? j'entends non pas cette influence apparente qui fait du bruit, mais cette influence réelle que donnent les capitaux et le talent. Quand on parcourt vos puissantes lignes de chemins de fer, quand on monte dans vos vapeurs transatlantiques, quand on descend dans vos mines, quand on s'enfonce même dans vos forêts, que voit-on ? presque toujours l'image de l'An-

gleterre, bien rarement celle de la France. Qu'entend-on ? presque toujours l'anglais, rarement le français. Qui commande ? presque toujours des canadiens-anglais, rarement des canadiens-français. Qui triomphe ? Presque toujours le protestantisme, rarement le catholicisme. A peine si parfois quelque employé subalterne, quelque humble ouvrier ose manifester tout bas sa nationalité, sa langue et sa foi.

Cela doit cesser, messieurs. Vous êtes le tiers du pays ; vous serez demain la majorité. Vous avez sur vos rivaux un immense avantage : la souplesse de votre esprit qui vous permet de vous rendre si aisément maîtres des deux langues. Pourquoi tolérez-vous, messieurs, que l'on vienne chez vous vous exploiter sans même prendre la peine de vous parler français ? Comment supportez-vous un tel état de choses ?

Et le moyen de l'empêcher direz-vous ?...

Ah, messieurs, n'ayez pas peur que je vous parle ici politique, cela ne convient pas dans la chaire de Jésus-Christ, je n'en parle seulement comme morale et je vous réponds : travaillez.

D'ailleurs, je laisse maintenant de côté le patriotisme et je m'adresse à un

autre sentiment : l'intérêt. Vous n'êtes point riches, messieurs, votre pays est trop neuf, vos familles sont trop nombreuses pour que vous puissiez vous confier dans la fortune de vos parents. C'est un malheur dont vous devez vous consoler et même vous féliciter s'il vous oblige au travail.

Le travail, voilà la vraie fortune des gens de cœur.

Je m'adresse directement à vous, messieurs, je vous prends à partie.

Sera-t-il dit que dans cette ville de Montréal, la métropole du pays, le cœur du Canada catholique, ce seront des protestants et des anglais qui tiendront le premier rang? Voyez vos grandes maisons de commerce ; à qui appartiennent-elles ? la plupart à des protestants ? Et si dans ces maisons on vous admet, messieurs, ce n'est le plus souvent qu'à titre d'auxiliaires.

Vous êtes les instruments, ils sont la tête, vous prenez la peine, ils récoltent les fruits : *Sic vos non vobis œdificatis apes.* Les abeilles font ainsi : elles travaillent et ceux qui récoltent sont les hommes. Travaillez donc, messieurs, ne vous contentez pas d'être éternellement des commis. Les capitaux sont avisés ; ils viendront à vous quand ils auront confiance en vous.

Et vous, messieurs, qui vous consacrez au droit ou à la médecine, comment pouvez-vous supporter que des catholiques quand il s'agit de leur santé, de leur fortune ou de leur honneur, aient aussi souvent recours à des protestants ? Protestez contre une telle indignité, non par des cris sans doute, mais par votre talent et votre gloire ; et montrez en travaillant ce dont vous êtes capables. Ecrivez, faites des livres, relevez le ton de vos journaux, de vos revues ; vous avez un champ immense devant vous, une immense moisson de gloire et de profit.

Et vous, jeunes gens, qui vous destinez aux carrières scientifiques, vous avez chez vous des richesses immenses enfouies dans le sol et vous les y laissez dormir. Il faut que ce soient des Européens qui les découvrent. Vous ne savez donc pas que l'avenir vous appartient, qu'en France on confie à vos collègues non plus seulement la conduite de nos industries mais les rênes de l'Etat, lequel, entre parenthèse, n'en est pas mieux conduit.

Travaillez donc.

C'est mon dernier mot. Peut-être vous trouverez messieurs, que j'insiste un peu trop sur ces raisons toutes temporelles,

quant à moi, je ne crois pas ; elles sont légitimes après tout. Le but que je vous propose est saint : la sanctification de vos âmes, la grandeur de votre peuple et l'exaltation de notre foi. Les moyens sont vertueux ; et si l'humain est mêlé au divin, tant mieux ; on se sert trop souvent des intérêts humains pour prêcher le vice, qu'il est bon de les remontrer parfois comme auxiliaires de la vertu.

LA COMMUNION FREQUENTE

Dimanche soir, 7 décembre

Amen Amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem non habebitis vitam in vobis.

En vérité je vous le dis, si vous ne mangez le corps du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang vous n'aurez pas la vie en vous.

St. Jean VI, 54.

Messieurs,

De tous les moyens de persévérer dans la vertu, le meilleur est sans contredit la communion fréquente. Certes, messieurs, si la communion a toujours été le grand remède aux maux des chrétiens, on peut dire qu'aujourd'hui elle leur est devenue l'unique remède. En effet la crise sociale que nous traversons a tellement affaibli la foi et amolli les caractères que l'on a plus comme autrefois cette simplicité de cœur et cette soif de mortifications qui faisaient tout pardonner à nos pères. Notre unique espérance réside donc tout entière dans l'a-

mour, c'est-à-dire dans la communion fréquente. Hors de là je ne vois guère plus rien de méritoire dans cette vie chrétienne contemporaine.

Je veux, messieurs, vous faire dans une première partie l'histoire de la communion dans l'Eglise. Nous verrons dans la seconde à quels besoins la communion fréquente répond.

Il est malheureusement certain que pendant une longue série de siècles la communion fréquente a été abandonnée, mais ça toujours été contre le vœu positif de l'Eglise, et au détriment des âmes. On a constaté en effet que dans les trois premiers siècles la communion était d'un usage très fréquent, souvent même quotidien. La tradition veut que pendant les longues années que Marie survécût à Notre Seigneur Jésus-Christ, elle n'ait eu d'autre aliment que la Sainte Eucharistie. Les apôtres, les martyrs communiaient fréquemment; ils emportaient parfois même dans leurs demeures les pains consacrés. L'histoire nous les représente réunis de nuit dans les catacombes pour participer aux saints mystères, ces mystères qui se célébraient dans le secret et que les païens défiguraient par d'atroces calomnies.

C'est là, disaient-ils, que les chrétiens

adoraient un pain pétri avec le sang d'un enfant.

C'est de ces banquets mystiques que les martyrs sortaient pleins de force et de grâce: *tanquam leones ignum spirantes facti diabolo terribiles:* comme des lions jetant des flammes et devenus la terreur des démons, selon l'expression de St-Paul.

L'Église n'oubliait pas ses enfants dans les fers, et chargeait les diacres de porter le corps du Christ, aux confesseurs qui attendaient le martyre.

C'est donc à la sainte communion qu'il faut attribuer pendant ces trois siècles la force miraculeuse des martyrs et la résistance victorieuse de l'Eglise. Hélas! Ces plaisirs de la paix devaient exercer sur elle une désastreuse influence. Les chrétiens en perdant la crainte de la mort ne sentirent plus le besoin de se fortifier contre elle. Les Pères de l'Eglise éprouvaient sans cesse le besoin de stimuler l'ardeur des peuples:

"Puisque je péche souvent, j'ai toujours besoin de remède, dit St-Ambroise." "Vous péchez tous les jours, communiez tous les jours," dit à son tour St-Augustin.

Mais tous les efforts des saints furent vains.

La barbarie qui envahit alors l'Europe fit perdre le goût du banquet divin. Déjà vers 250, le pape St-Fabien avait, par un décret, obligé les chrétiens à communier au moins aux grandes fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte.

Ce décret fut confirmé et renouvelé par une foule de conciles et particulièrement par le concile d'Agde en 506.

Cependant le flot d'indifférence ne fit que monter pendant plusieurs siècles si bien que le concile de Latran en 1215 fut obligé d'instituer la communion pascale, telle qu'elle est aujourd'hui, sous peine de privation de la sépulture ecclésiastique.

Toutefois, même en ces temps barbares, on suppléait à la communion réelle par une sorte de communion spirituelle dont nos chansons de Geste ont conservé le souvenir. Le guerrier mourant sur le champ de bataille, communiait lui-même avec une feuille de trèfle ou d'un brin d'herbe, avec la même touchante dévotion qu'il se confessait à son écuyer, prenant pour croix le pommeau de son épée.

Pendant tout le Moyen-Age on communiait rarement ; notre Saint Père St-François, dans sa règle du Tiers-Ordre

n'a imposé que six communions annuelles ; il n'en ordonnait même que trois aux Clarisses.

Cependant malgré les désordres de ces temps, le peuple chrétien avait du moins d'autres appuis de sa religion, une foi profonde, une passion pour les mortifications. Quiconque est au courant de ce magnifique mouvement des croisades qui entraîna vers l'Orient des nations entières armées, quiconque connait les privations effroyables que tant de religieux, de reclus, nos pères même, à l'origine de notre Ordre s'imposaient, comprennent que, jusqu'à un certain point, ces œuvres pussent suppléer au défaut de communion.

Les pélérinages d'alors ne ressemblaient guère à ceux de nos jours. On allait à Jérusalem, à Rome, à Compostelle, à pied, en mendiant son pain, au péril de la vie, guidé par les étoiles, et la voie lactée qui oblique dans la direction de l'Espagne avait pris le nom de chemin de St-Jacques.

Rien n'égalait la foi de nos pères. Un jour on courut dire à St-Louis de venir à l'église pour y contempler Notre Seigneur Jésus-Christ, qui se manifestait miraculeusement à tous les yeux dans l'hostie. Mais le saint roi craignit de

s'enlever le mérite de sa foi en la rendant plus humaine: "Je le vois tous les jours par la foi, répondit-il," et il se contenta de prier avec ferveur.

Malgré tout, l'éloignement de la sainte communion ne tarda pas à porter ses fruits de mort, les mœurs se relâchaient, les hérésies surgirent de toutes parts, comme des corps parasites qui germent dans la corruption, et l'on commença à mettre en doute le dogme de la présence réelle. Et cela était assez logique. Comment croire en effet, que Dieu fut réellement présent dans l'Eucharistie pour s'y donner à nous, quand les chrétiens ne s'approchaient jamais de ce pain divin?

Il était évident que le plan de Dieu n'était plus compris.

Aussi, lorsque les protestants parurent, malgré les efforts de Luther qui crut jusqu'à la fin au dogme de la présence réelle, la Réforme ne tarda-t-elle pas à mettre ce mystère en doute, en lui donnant un sens allégorique.

Cet affreux résultat de la négligence universelle ouvrit les yeux des catholiques.

Le concile de Trente et l'Eglise exhortèrent vivement les fidèles à communier fréquemment; tous les Ordres religieux

recommandèrent la communion fréquente comme l'unique remède à la décadence de la foi et des mœurs. St. François de Sales se distingua dans cette croisade eucharistique. Dès lors rien ne put enrayer ce mouvement universel de retour à l'amour de Dieu, pas même les efforts hypocrites du Jansénisme aidé sur ce point par la libre pensée du dix-huitième siècle. La dévotion au Sacré-Cœur, et, dans ces derniers temps, les apparitions miraculeuses de la Ste-Vierge, aidèrent puissamment à attendrir les âmes et par conséquent à les amener à la fréquentation des sacrements.

Aujourd'hui c'est la doctrine universellement admise que la communion fréquente peut seule conserver les chrétiens dans les pratiques de la piété.

En effet, messieurs, sans la communion fréquente que vous resterait-il? Avez-vous une foi à soulever les montagnes? Avez-vous l'habitude, comme St-Paul, de châtier votre corps et de le réduire en servitude? "*castigo corpus meum et in servitutem redigo.*" Hélas! la réponse est toute faite, et vous n'avez qu'à baisser la tête. Votre unique chance de salut réside donc dans l'amour, lequel se manifeste par la com-

munion fréquente. La seule communion, en vous faisant aimer Jésus, vous donnera le repentir de vos fautes passées, les indulgences qui les rachètent, et le bon propos qui prévient les dangers futurs.

Nous voici arrivés tout naturellement à la seconde partie de cette instruction qui a pour but de traiter de la nécessité et des avantages de la communion fréquente.

II

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui souffrez et êtes surchargés et je vous soulagerai.

Quels sont, messieurs, les maux de notre époque, dont nous souffrons tous et que la communion seule peut guérir ?

Ces maux sont au nombre de deux principaux, un de l'âme et l'autre du corps ; je veux dire le doute et l'impureté. Si ce dernier mal est devenu si redoutable, je ne dirai pas qu'il doit son origine au premier, puisqu'il est malheureusement certain que nous naissons tous avec la concupiscence, mais du moins il lui doit sa force qui semble aujourd'hui plus grande qu'elle n'a jamais été.

Nous naissons tous malades, messieurs. On ne parle plus depuis quelques années que de maladies inconnues à nos pères : névroses, hystéries, monomanies de toutes sortes, qui enlèvent, en partie du moins, la responsabilité. C'est cet état morbide que l'on exploite dans la science nouvelle de l'hypnotisme, science appelée à de redoutables résultats.

Tout cela est-il fabuleux, imaginaire, sans aucune réalité ? Non. Il est certain que les facultés sensitives de l'âme exercent sur le corps une puissante influence qui se manifeste par ces maladies. Ces affections du corps sont la preuve de maladies plus grandes de l'âme. Il semble en effet qu'en nous tout soit détraqué ; nous n'avons plus une manière de penser et d'agir qui soit raisonnable.

Autrefois on pensait et on jugeait d'après les critériums ordinaires de la certitude ; on croyait à l'autorité, à la tradition, à la logique. On croyait par exemple que notre opinion personnelle n'avait pas le droit de prévaloir contre l'opinion des pouvoirs établis, spirituels ou temporels ; on croyait encore qu'une doctrine crue et acceptée par de nombreuses générations chrétiennes devait

entraîner par là même notre assentiment; enfin on plaçait le jugement bien au-dessus de l'imagination, et l'on croyait plus aux raisonnements qu'aux fantaisies, c'est ainsi qu'on concluait logiquement de la créature au Créateur et qu'on se méfiait d'une opinion nouvelle, par cela même qu'elle était nouvelle. C'est aujourd'hui pour ce même motif qu'elle nous séduit.

Qu'est-ce qui a ébranlé cette antique façon de penser, messieurs? Le protestantisme tout d'abord, en détruisant l'autorité et en introduisant sur ses ruines le libre examen. qui est ce qu'il y a dans l'univers de plus inconstant et de plus arbitraire.

L'autorité de l'Eglise, la plus grave qui soit au monde, une fois révoquée en doute, toutes les autres autorités croulèrent aussitôt; autorités politique, civile, judiciaire, principes philosophiques, moraux, etc., tout s'abîma; et cette ruine complète fut l'œuvre de la révolution. Elle mit en acte l'hypothèse cartésienne et fit table rase dans nos esprits.

Tout une fois nivelé, qui fut chargé de nous instruire et de reconstruire l'édifice nouveau de nos opinions? La presse, messieurs, c'est-à-dire la chose

du monde la plus ignorante, la plus superficielle et la moins digne de foi. Ce n'est pas que la presse mente toujours ; elle est souvent fort sage, mais il est impossible d'y distinguer la vérité de l'erreur par cela qu'elle manque des principes que la science seule peut donner. Il est certain qu'en dehors des vérités de la religion ou de l'évidence, le plus sage aujourd'hui est de se tenir dans la réserve et le scepticisme.

Cette absence de principes se fait remarquer partout: dans la philosophie, dans la morale, dans la politique, partout, excepté peut-être dans les sciences expérimentales.

Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que quoique nous ayons un nombre d'hommes éminents dans chaque branche, aucun n'a fait sérieusement école. C'est piquant de voir comme nos savants se contredisent et démolissent les hypothèses de leurs prédecesseurs, non plus après un siècle, mais après un an ou même quelques mois d'un règne éphémère. Les séances de nos Académies sont à ce point de vue fort instructives ; à peine une théorie est-elle émise qu'on la voit démolir sur le champ, dans la séance même et en termes assez vifs. Aussi qui croire aujourd'hui en philo-

sophie, en astronomie, en politique? Qui croire dis-je? puisque à l'Académie même nos savants se disputent et ne peuvent s'entendre? puisque nous voyons par une bizarre mais bien providentielle coïncidence, des savants, parfois incrédules, revenir sans le savoir ou du moins sans le désirer aux vérités bibliques sur tous les sujets; sur ces grandes questions surtout des origines de la création et de l'histoire des peuples anciens.

Mais je m'arrête et je conclus. On a tout sapé, tout détruit, et l'esprit ne croit plus rien. On ne croit plus à Dieu, à la vertu, à la politique même, pas plus aux rois qu'aux empereurs et qu'aux républiques. Et pourtant l'esprit a besoin de repos, de principes, pour être en paix, pour être heureux. Comme la colombe qui revient à l'arche parce qu'elle ne savait où poser le pied, il cherche partout la vérité. Et voilà pourquoi tout le monde souffre d'un mal profond, d'un mal intime qui nous trouble et nous consume. Aussi nous prêtons une oreille attentive aux moindres bruits, nous écoutons toutes les fables, tous les romans; le moindre écho nous fait tressaillir comme si c'était la voix céleste. Rappelez-vous ces

impies de 1830 qui divertirent si fort la France parce qu'après avoir repoussé la religion catholique, ils se jetèrent dans mille religions ridicules, le Fouriérisme, le St. Simonisme, le spiritisme, le socialisme actuel et tant d'autres. C'est que leur cœur sentait un besoin de croire et d'aimer; c'est que, sans s'en douter, le monde entier répète ce cri profond de Saint Augustin : " *Fecisti nos ad te Deus et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te:* Vous nous avez faits pour vous ô mon Dieu et notre cœur est agité tant qu'il ne se repose pas en vous." Voilà le mal du monde, messieurs, mal si violent qu'il fait notre espérance puisque nous seuls possédons le vrai remède, auquel il faut bien revenir tôt ou tard : la foi !

Malheureusement il est impossible à l'homme de s'isoler de son milieu, et voilà pourquoi nous autres chrétiens, qui seuls devrions posséder la paix, nous souffrons. Je dis nous et j'ai tort je devrais dire vous, messieurs, car nous religieux nous sommes en port, nous possédons le bien suprême et nous sommes parfaitement heureux.

Mais vous, messieurs, vous souffrez. Non pas sans doute comme l'impie, mais enfin vous souffrez. Ce vent du

doute qui souffle dans l'air vous effleure, et ses touches sont toujours douloureuses. Au fond de votre cœur, il n'y a pas une foi simple, naïve, confiante comme celle de l'enfant qui s'appuie sur la main de sa mère; il y a toujours quelques peut-être inavoués.

Eh bien! je vous apporte le remède, le seul, l'unique et parfait remède : l'Eucharistie. Ecoutez : "Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes surchargés, et je vous soulagerai." Et qui parle ainsi? Vous le savez, messieurs, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ. Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et je lui donnerai les eaux de la vie éternelle et il n'éprouvera plus jamais de besoin.

C'est lui qui dit : Je suis le pain de vie descendu du ciel ; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement !

Ah ! messieurs, voilà mon secret. Votre âme est malade; elle meurt de faim, elle a soif de vérité et d'amour ; elle est épuisée de fatigue et cherche sur le bord de la route quelque abri sûr où s'asseoir.

Mais Jésus, c'est le pain vivant, c'est l'auteur de la grâce, il est, lui-même l'a dit, la voie, la vérité, la vie. Allez donc à lui, fortifiez-vous, engraissez-vous et vivez.

Ah ! si vous saviez ce qu'on trouve dans la divine Eucharistie ! quelle plénitude de joie et de bonheur, quel rassasiement plein de charmes qui n'est jamais de la satiété ! vous aspireriez sans cesse à la communion comme à l'unique consolation...

Le second mal dont vous souffrez c'est le mal des passions ; nommons-le, l'impureté.

Helas ! qu'ils sont rares aujourd'hui, les jeunes gens dont le cœur n'est pas troublé par le flot bourbeux des passions et garde la transparence d'un pur cristal.

Surtout dans les grandes villes, ils subissent mille assauts ; et, s'ils ne succombent pas dans le combat, ils en sortent le plus souvent avec de cruelles blessures.

A toutes ces âmes tentées, tourmentées, vaincues, j'indiquerai le même remède : le pain des forts, le vin qui fait germer les vierges : *vinum germinans virgines :* la sainte Eucharistie.

Vous le savez, Jésus, c'est l'ami des vierges, l'Agneau sans tache qui n'a dans la garde qui l'entoure que les vierges, les immaculés ; les Joseph et les Saint Jean : " *Vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat. Hi sunt qui cum mu-*

lieribus non sunt coinquinati ; virgines enim sunt. Hi sequintur Agnum quocumque ierit:" J'ai vu une foule nombreuse que personne ne pouvait compter ; ce sont ceux qui n'ont jamais perdu leur innocence ; ils sont vierges et suivent partout l'Agneau.

C'est donc lui qui donne la grâce de la chasteté, l'onde salutaire qui éteint le feu des passions, pourvu que l'on aille s'abreuver à sa source.

Mais direz-vous, mon Père, qu'entendez-vous par cette communion fréquente que vous nous conseillez ?

J'entends pour quelques-uns, âmes d'élite, la communion de plusieurs fois par semaine, pour d'autres plus nombreuses, la communion hebdomadaire, la communion de quinze jours ; pour tous enfin, sans qu'il en manque un seul, la communion mensuelle, c'est la dernière limite de condescendance au delà de laquelle il n'est plus permis de prétendre au titre de fervent chrétien,

LA PERSEVERANCE

Lundi soir, 8 décembre.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.
St Matt. X, 22.

Messieurs,

Je commence, messieurs, par un texte sacré ; mais je vous avertis d'avance que je ne ferai pas un long sermon.

Nous voici arrivés à la fin de cette retraite. Permettez-moi de vous féliciter de la piété et de la régularité avec lesquelles vous l'avez suivie.

Toutefois, messieurs, il ne faut pas nous faire d'illusions. Le résultat d'une retraite se manifeste moins par l'assistance que par des fruits, c'est-à-dire par des résolutions pratiques.

Remarquez-le bien ; Dieu ne promet pas le salut à celui qui aura senti pendant une retraite des émotions religieuses, éprouvé des sentiments de componction ; non, mais seulement à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans

ses sentiments de conversion. Donc, messieurs, je ne veux pas vous quitter sans vous parler de la persévérance.

On commet la faute à la fin d'une retraite de prendre beaucoup de résolutions. C'est le meilleur moyen de n'en retenir aucune, car l'esprit divisé sur tant d'objets n'en saisit fortement aucun.

Je vais donc vous proposer quelques résolutions principales qui vous suffiront, si vous y êtes fidèles, pour conserver tous les fruits de la retraite. Voici ces résolutions : la prière, la dévotion à la Sainte Vierge, l'association et la communion fréquente dont je vous ai entretenus hier soir.

Par ce mot de prière, je n'entends pas, messieurs, la prière ordinaire, c'est-à-dire la prière vocale, mais plutôt une espèce de prière mentale, qui lui est bien supérieure. Ne vous effrayez pas de ce mot, messieurs.

La méditation que je demande de vous est très simple et plus facile ; c'est ce que nous appelons la préparation à l'oraison ou l'exercice de la présence de Dieu.

Vous le savez, toute prière vocale a le grave inconvénient d'être sujette aux distractions. Il n'est pas rare de faire

sa prière tout entière sans penser un instant au bon Dieu. Or dans ce cas, malheureusement trop fréquent, la prière n'est plus une prière, c'est à-dire une élévation de notre âme à Dieu : *elevatio mentis ad Deum* ; et partant, elle n'a plus de valeur ni de mérite. La valeur de la prière est en rapport direct avec la présence de Dieu.

Aussi le premier soin d'un religieux en commençant sa méditation est-il de se mettre en la sainte présence de son Maître ?

Nous faisons le petit exercice de la présence de Dieu en suivant la méthode suivante : Vous avez entendu chanter le mot *Parce*. Rappelez-vous ce mot et de ce que signifie chaque lettre.

La lettre *p* : présence de Dieu ; la lettre *a* : adoration ; la lettre *r* : repentir ; la lettre *c* : confiance ; enfin la lettre *e* : Esprit-Saint.

Telle est, messieurs, la méthode que je vous recommande avec instance. Mais direz-vous, peut-être, nous n'en avons pas le temps. Mon Dieu, ce n'est pas long. car cet exercice peut varier de cinq minutes à un quart d'heure.

Dès lors toute votre journée sera embaumée par la présence de Dieu. Les occasions prévues dès le matin ne seront

presque plus dangereuses, et le soir un petit examen d'une minute suffira pour vous tenir exactement au courant de l'état de votre conscienee.

La seconde résolution qu'il faut prendre c'est de nourrir une tendre dévotion à la Sainte Vierge.

Messieurs, on vous a dit cent fois que Marie est votre mère et que nous sommes tous ses enfants. Mais je crains bien que la plupart des chrétiens ne voient dans ces expressions de mère et de fils une métaphore qu'on aurait tort de prendre au pied de la lettre.

Tous sans doute la prient et la révèrent; mais de là à la considérer comme une mère véritable, à la traiter avec le même abandon, la même familière tendresse; il y a loin assurément.

Rien pourtant n'est plus réel que cette maternité adoptive de Marie, rien ne peut la blesser davantage que d'en douter.

Certes si quelqu'un parle avec solennité, c'est celui qui va mourir; si quelque volonté doit être observée fidèlement c'est le testament d'un moribond, surtout quand ce moribond n'est autre que Dieu lui-même.

Or Notre Seigneur Jésus-Christ mourant a marqué d'une manière claire et

impérative sa suprême volonté ; il nous a substitués à lui dans tous ses droits de fils : " femme voilà votre fils ; homme voilà votre mère ! " Ce sont là paroles d'Evangile, comme on dit, et il est interdit d'équivoquer sur elles.

Aussi Marie et Saint Jean s'empressèrent-ils d'obéir à l'ordre de Jésus ; et depuis ce temps là ; continue l'Evangile, l'Apôtre prit Marie pour sa mère.

Marie est donc vraiment notre mère ; et comme telle elle contracte toutes les obligations de la maternité, c'est-à-dire qu'elle est d'une bonté d'une indulgence inépuisables.

Pour qu'une mère renonce à secourir son fils il faut qu'elle ne le puisse réellement pas. Toute autre considération, la justice même, serait impuissante à neutraliser sa tendresse. Je ne veux pas dire par là qu'une mère a le droit d'être injuste, non, mais j'entends que lorsque la justice est rigoureuse à appliquer, elle a le droit de laisser à d'autres qu'à elle le soin de cette application ; ce n'est pas la justice mais la miséricorde qui est de son ressort.

Lorsqu'un homme est coupable, c'est le droit, voire même le devoir du magistrat de condamner cet homme au nom de la justice. Quant à la mère son

unique rôle est de le consoler, de le protéger et au besoin de le sauver. Telle est la légitime division des pouvoirs.

Eh bien! ainsi en est-il de Marie. Lorsqu'un homme a péché, il appartient à Dieu, la justice même, le magistrat souverain, de châtier le coupable et de rétablir l'ordre troublé; mais ce pénible devoir n'incombe qu'à lui et nullement à Marie. Dans le gouvernement suprême, Marie ne s'est chargée que du ministère des grâces, et son rôle est tout de pardon.

Dès lors vous voyez avec quelle confiance nous devons nous adresser à Marie. Nous disions tout à l'heure que l'indulgence d'une mère n'avait d'autre limite que son pouvoir. Or nous savons que le pouvoir de Marie est pour ainsi dire illimité.

De fait et dans la pratique, nous seuls mettons des limites à ce pouvoir par notre manque de confiance et notre apathie, car autrement si nous allions toujours à elle avec la tendresse de vrais enfants, que pourrions-nous craindre? Jamais elle ne consentirait à notre éternelle damnation.

Mais pas plus que Notre Seigneur Jésus-Christ, elle ne peut nous sauver sans nous...

On serait tenté au premier abord de traiter de superstitieuses certaines dévotions, certaines pratiques que l'on doit, pour les comprendre, regarder au point de vue véritable auquel nous venons de nous placer.

Prenons le scapulaire, par exemple, ne semble-t-il pas superstitieux de croire que tant que l'on portera le scapulaire on ne périra pas, comme si un lambeau d'étoffe était une amulette magique.

La prière même de Saint-Bernard, le souvenez-vous qui assure qu'aucun dévot de Marie n'a été abandonné, nous semble également bien étrange. Comment en effet ne pas se méfier d'une dévotion qui parait reléguer au second rang les œuvres de la vie chrétienne.

Mais lorsqu'on y regarde de plus près et qu'on réfléchit à nos rapports avec Marie ce qui paraissait obscur s'éclaire bientôt d'une pleine lumière.

Sans doute les bonnes œuvres sont nécessaires et personne n'ira au ciel sans elles ; c'est de foi. Mais ce qui est de foi aussi c'est que nous ne pouvons aucune œuvre méritoire sans la grâce, et que la grâce nous est donnée gratuitement par l'aumône du bon Dieu.

Donc le salut nous est donné gratuitement dans le principe. Et cette grâce

gratuite qui nous l'obtiendra? personne mieux que notre Mère, personne mieux que Marie.

Tant que nous aimerons Marie elle nous inondera des grâces divines, et l'abondance de nos grâces sera en proportion avec notre amour. Si un jour vient que nous n'aimions plus ou que nous abusions de la grâce, car c'est tout un, qu'arrivera-t-il? Il arrivera que le joug de Marie nous paraîtra trop lourd et son scapulaire comme un collier insupportable dont nous nous déferons. C'est comme pour l'amour terrestre; on passe rapidement de la satiété au dégoût.

Donc tant que nous porterons la livrée de Marie nous l'aimerons, tant que nous l'aimerons, cette bonne Mère nous comblera de grâces, tant que nous serons inondés de ses grâces nous serons assurés du salut final et de rester ou de rentrer dans la vertu.

Mais qu'on se garde bien, messieurs, de s'endormir dans cette assurance, car il ne faut pas l'oublier, l'amour ne dépend pas toujours de nous, et lorsque le cœur est gâté, il n'est plus capable de revenir à l'amour, même si on lui présentait l'alternative du ciel ou de l'enfer entrouvert devant lui.

L'amour de la Vierge Marie, gage as-

suré de notre salut, voilà pourquoi les chrétiens sont exhortés sans cesse à raviver leur tendresse pour notre mère et à renouveler souvent leurs résolutions.

Mais pour que ces résolutions soient fermes, il est nécessaire de prendre des moyens que j'appellerai externes qui nous garantissent et nous maintiennent envers et contre tous, surtout envers et contre nous-mêmes. La nature humaine, messieurs, est essentiellement changeante et capricieuse; nous ne sommes jamais assurés de notre humeur de demain. Mille choses contribuent à modifier notre manière de voir; les circonstances de temps et de lieu, les joies, les peines. Aussi le plus grand effort de l'homme, le trait de génie de l'homme d'Etat, est la suite dans les idées à travers la bonne et la mauvaise fortune; donc nous sommes inconstants, et pour rester fermes dans nos résolutions nous avons besoin d'un secours extérieur qui nous soutienne et nous maintienne.

Ce secours où le trouverons-nous, messieurs?

Nulle part ailleurs que dans l'association.

C'est l'association qui nous enrôle, nous encâdre, nous entraîne, nous soutient et au besoin nous contraint. Re-

marquez bien ces expressions. En effet notre premier mouvement vers le bien, nous porte à chercher la société des gens qui sont bons; la société en nous acceptant, nous place dorénavant dans un milieu qui nous convient parce que nous y trouvons des sympathies, les mêmes croyances analogues aux nôtres; nous sommes encadrés.

Une fois encadrés il faut bien marcher.

De même que les recrues encadrées au milieu des vétérans essuient sans broncher le feu de l'ennemi, ainsi font les cœurs novices aux combats de l'âme. Mais l'association fait plus encore, elle soutient. On est comme porté; et il est certain que le soldat qui suit des camarades à l'assaut fait des choses dont tout seul il serait incapable.

C'est comme un fluide mystérieux, ou pour mieux en parler comme une grâce secrète qui transforme les âmes.

Enfin elle contraint. Oui, messieurs, l'association contraint. Que de fois a-t-on besoin d'une contrainte morale. Qui de vous n'a éprouvé de ces mouvements de faiblesse et de découragement, dans lesquels vous eussiez été heureux de trouver un prétexte de vous éloigner définitivement du bon Dieu.

C'était un chagrin, une contrariété, une chute peut-être. Quoi qu'il en soit, laissés à vous seuls, c'en eut été fait de vous. Mais l'association est là. Il faut assister à ses réunions, ne pas faire défaut à ses convocations.

Comment quitter tant d'amis que vous aimez et que vous estimez? comment vous résigner à leur mépris et vous mettre de gaieté de cœur au ban de tout ce qu'il y a de bon et de noble dans la ville? Et alors, bien malgré vous peut-être, vous revenez de vos écarts, vous rentrez dans le rang; vous vous confessez, vous êtes sauvés.

Voilà, messsieurs, à quoi tient souvent la vertu et le salut des âmes. L'association est la plus forte des chaînes pour le bien comme pour le mal.

Ah! comme les méchants l'ont bien compris. Les francs-maçons en 93 n'ont eu rien de plus à cœur que de détruire toutes les associations, toutes les corporations, la leur exceptée. Et ils ont bien réussi; ils ont émietté la France, ils ont anéanti dans leur germe nos tentatives de résistance; et voilà que maintenant formant un corps peu nombreux, mais compact et solide, au milieu de ce sable humain qu'on appelle la nation, ils nous persécutent à l'aise et op-

priment malgré la réprobation universelle.

Vainement faisons-nous des efforts désespérés ; il semble que la France ait perdu à tout jamais le secret de cette force de l'association, si ce n'est pour le mal. Toutes nos œuvres, même les plus brillantes sont éphémères et ne durent guère plus que leurs fondateurs.

C'est ainsi par exemple que les cercles catholiques sur lesquels tant d'espérances se fondaient, les cercles sont presque partout en décadence, du vivant même de leur auteur.

Vous êtes plus heureux, vous messieurs, qui avez reçu de Dieu nos vertus sans connaître nos misères, vous êtes heureux ; et cette force d'association qui semble le privilège des races saxonnes, vous la possédez comme elles.

Partout dans ce pays, je vois des associations catholiques, puissantes et prospères, qui tiennent à la fois des confréries religieuses et de secours mutuels. Je vous en félicite et je vous admire.

Pour ce qui nous regarde, rappelez-vous toujours que le cercle Ville-Marie, outre ses fins littéraires, a pour but de conserver et de préserver la jeunesse lettrée étudiant le droit, la médecine, le

génie civil ou appliquée au commerce, et qu'il y arrive efficacement.

Aimez-le, protégez-le, propagez-le, faites-vous ses apôtres. Allez par les voies et les chemins pour chercher des convives aux noces de l'Agneau *Compelle intrare.*

Non pas sans doute tous indistinctement mais tous ceux qui sont susceptibles de lui faire honneur.

Quant aux autres montrez-vous impitoyables. Que votre cercle soit un cercle de choix où les jeunes gens de votre société soient fiers d'entrer, s'ils sont bons, mais où, s'ils sont mauvais, l'admission leur soit impossible.

Alors savez-vous ce qui arrivera ? Il arrivera que tandis qu'ordinairement la vertu est pénible et le vice agréable, dans cette ville au contraire les rôles seront renversés et l'on se trouvera tout honteux de ne pas être compté parmi vous.

FIN.

ÉPILOGUE

Au lendemain de la fête de l'Immaculée Conception, plusieurs journaux de la ville, entre autres *La Minerve*, *La Presse* et *Le Monde Illustré* publièrent chacun un article à l'occasion de la touchante cérémonie qui avait eu lieu, la veille, dans l'église de Notre-Dame de Bonsecours.

Espérant qu'on nous en saura gré, nous avons fondu ensemble ces différents articles. Le lecteur les retrouvera en substance dans les lignes qui vont suivre.

***

Après avoir lu dans cette brochure des pages tracées non moins par le talent littéraire que par l'esprit apostolique, donnons tout d'abord quelques notes biographiques sur le zélé religieux qui en est l'auteur, le Révérend Père Alexis.

Ce digne disciple du grand pénitent d'Assise n'appartient que depuis quatre ans à l'ordre des capucins. Il était auparavant prêtre séculier et professeur au

collège d'Angoulème, en France. Avant d'entrer dans les saints ordres, le Révérend Père avait vécu dans le monde diplomatique.

C'est alors qu'il passa quatre ans à la Havane et deux aux Etats-Unis, à Washington, comme secrétaire du consul d'Espagne.

Le Père Alexis manie avec autant de facilité que sa langue maternelle celle du Cid et de Donoso Cortès. Il est encore actuellement attaché à la rédaction de la *Revue française de géographie.*

Cette figure à la fois grave et sereine encadrée d'une barbe abondante, cette robe de bure brun foncé, cette corde épaisse qui lui sert de ceinture, ce grand crucifix qui décore sa poitrine, cette parole insinuante et pleine de conviction, tout dans la personne de l'éminent capucin respire un air d'ascétisme qui commande le respect et la confiance.

***

Le matin du huit décembre appelé par les vœux de plus de deux cents millions de catholiques et tout particulièrement par les nombreux jeunes retraitants de Bonsecours, était enfin arrivé.

Le pieux sanctuaire avait revêtu sa

plus brillante parure. Du fond de sa niche ornée de fleurs, la statue de la Vierge immaculée resplendissait plus que jamais.

La semence de la parole divine était tombée en bonne terre; elle avait germé, grandi et mûri sous la douce influence de la grâce de Dieu. Il ne s'agissait plus que d'en faire la récolte. Inutile de dire quelle fut des plus abondantes.

***

L'office divin n'est pas encore commencé et déjà une assistance nombreuse occupe les différentes parties de l'église de Marie.

Les trois premiers officiers du cercle Ville-Marie, le président Monsieur Ludger Montpetit, étudiant en médecine, ayant à ses côtés Monsieur Arthur Faribault, étudiant en génie civil et Monsieur Honoré Lapointe, étudiant en médecine, ont pris place sur les sièges qui leur ont été réservés, au pied du balustre.

L'orgue obéissant à l'un de nos jeunes artistes montréalais, Monsieur Joseph Saucier, ne tarde pas à faire entendre ses premiers accords.

Le chœur de chant, sous la direction

de Monsieur Alfred Lortie entonne bientôt, à son tour, de pieux cantiques qui élèvent l'âme et font oublier la terre.

***

A huit heures et demie, Monsieur l'abbé Emard. chancelier de l'archevêché monte au saint autel et donne la messe de clôture. Aidé du prédicateur de la retraite, il distribue la sainte communion à plus de six cents jeunes gens appartenant presque tous à la classe instruite et studieuse.

Ah! qu'il est beau, le jeune homme, s'approchant pieux et recueilli de la Table sainte, en dépit des plaisanteries du siècle! Quand il passe, ses compagnons le regardent avec une sorte de respect; et s'il en est qui ne rougissent pas de se faire une sorte de gloire de ne pas l'imiter, intérieurement ils sont honteux d'eux-mêmes et ils rendent hommage à la vertu de leur jeune confrère!...

La messe terminée, un *Magnificat* d'actions de grâces s'exhala avec enthousiasme de ces centaines de jeunes cœurs, ivres de joie, sous les étreintes paternelles du Dieu de l'Eucharistie qui vient d'y élire domicile.

Jeune homme, tout bouillant d'ar-

deur, si avide d'affections, de jouissance et de bonheur, oh ! puisses-tu ne jamais oublier que Jésus-Hostie est pour toi la source des seules joies durables, du seul bonheur réel !...

Pendant que les notes du cantique incomparable retentissent sous les voûtes du pieux sanctuaire, la Madone de Bonsecours laisse tomber des regards de complaisance sur toutes ces jeunes âmes qui lui sont chères à tant de titres. Du haut de son piédestal deux fois séculaire elle les bénit et semble leur sourire.

***

La soirée du huit décembre ne le céda en rien à la matinée.

Pour la deuxième fois, l'église de Marie se remplissait d'une foule compacte.

Dans la courte allocution qui ouvrit la pieuse cérémonie, Monsieur l'abbé Bédard, P. S. S., directeur du Cercle Ville-Marie, se révéla une fois de plus l'ami sage et éclairé de la jeunesse.

Le révérend Père Alexis lui succéda dans la chaire. Dans ce dernier entretien, digne couronnement de toute une série d'instructions à la fois onctueuses, revêtues des couleurs du style et plei-

nes d'esprit pratique, l'orateur sacré garda le ton de l'apôtre convaincu, zélé, sincèrement dévoué.

Une autre voix se fit entendre. Malgré son état habituel de souffrances, le vénérable supérieur du séminaire de St-Sulpice, le Rév. M. Colin, voulut donner un nouveau témoignage du vif intérêt qu'il porte tout particulièrement à la jeunesse lettrée.

Il sut trouver des paroles où vibrait encore l'éloquence vigoureuse et entraînante des anciens jours. Son allocution pleine d'une pénétrante chaleur impressionna visiblement tout l'auditoire.

***

Un salut solennel du Très Saint Sacrement avec accompagnement d'orchestre termina l'imposante cérémonie. Solistes et instrumentistes, tous ont révélé une heureuse alliance des dons de la nature avec ceux du savoir et du goût.

Avant le *Tantum ergo*, il y eut un moment vraiment saisissant. Le président du Cercle Ville-Marie, agenouillé à l'entrée du sanctuaire avec ses deux assistants, lut à haute voix au nom de tous les retraitants tenant un cierge allumé, à la main, un acte de consécration à la

sainte Vierge, composé pour la circonstance.

Spectacle inoubliable que celui qui s'offrit alors à tous les regards !...

Cette pleine nef de jeunes hommes à la figure sereine et radieuse, dans l'attitude du recueillement et de la prière ; tous ces fronts de 20 ans rayonnants de bonheur et d'innocence et inclinés par la foi sur les dalles de l'enceinte bénie ; cette nombreuse phalange d'âmes d'élite, fières de leurs principes et dont la noble démarche protestait si hautement contre la conduite lâche et pusillanime de tant de jeunes gens qui, aujourd'hui, sacrifient à la peur vulgaire du *qu'en dira-t-on*, leurs sentiments les plus chers ; ces centaines de flambeaux scintillant sous les regards de Marie Immaculée, comme pour lui faire cortège et lui ménager une véritable ovation, oui, à ce moment là il y eut tout un ensemble de circonstances qui retracèrent une scène des plus délicieuses, dont les teintes douces et pures réjouissaient le cœur, le faisaient battre plus rapide et déborder de joie !

De l'aveu de tous ceux qui en ont été les heureux témoins, jamais peut-être l'antique et vénéré sanctuaire n'en a vu

de semblable à travers ses deux cents ans d'existence.

Au nom de la jeunesse reconnaissante, merci mille fois au R. P. Alexis ainsi qu'à monsieur l'abbé Bédard, P. S. S., les deux âmes de cette pieuse campagne si vaillamment conduite et couronnée d'un si éclatant succès !

JULES SAINT-ELME.

CONSECRATION A LA SAINTE VIERGE

O Marie! c'est la reconnaissance qui amène à vos pieds tous ces jeunes gens qui se pressent nombreux et recueillis dans votre antique et pieux sanctuaire de Bonsecours.

Pendant les jours bénis de cette retraite préparatoire à la grande fête de votre Immaculée Conception, nous sommes venus tous les soirs vous invoquer sous les noms si doux de Mère de Miséricorde et de secours des chrétiens, et vous conjurer d'être notre avocate auprès de Dieu que nous avions si souvent et si grièvement offensé; et vous, toujours indulgente et bonne même envers les plus ingrats, vous vous êtes montrée favorable à nos prières, et en cet heureux moment nous vous bénissons des grâces innombrables dont nous avons été comblés pendant cette série de pieux exercices.

Oui, nous voulons le proclamer à la face du ciel et de la terre, en présence des anges et des hommes ; c'est à vous, après Dieu, que nous devons les lumières et les inspirations qui ont éclairé et

converti nos cœurs, le pardon de nos nombreuses iniquités, et la paix délicieuce de la bonne conscience; c'est à vous que nous devons d'être fortement résolus de demeurer à jamais fidèles à notre Dieu. Et maintenant, au déclin de ce jour qui nous a apporté tant de bonheur, nous n'avons pas assez de voix pour vous bénir, assez de cœurs pour vous aimer!

O bonne et tendre Mère! agréez donc le tribut de reconnaissance et d'amour que nous vous offrons à la fin de ces grands jours marqués pour nous de tant de bienfaits! Bénissez tous ceux qu'en ce moment vous voyez prosternés à vos pieds! nous tous, qui, comme on nous le dit si souvent, sommes l'espérance et l'avenir de la religion et de la patrie, et qui, à ce titre, excitons d'une manière particulière l'intérêt de votre cœur maternel.

Bénissez toutes les résolutions que nous a inspirées la grâce: en particulier, celles de venir souvent, au milieu des luttes que nous avons à soutenir, retremper notre courage dans les eaux vives des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et quoi qu'il arrive, d'espérer toujours, de ne nous décourager

jamais, puisque toujours nous aurons pour refuge votre cœur de mère.

Puissions-nous, inébranlablement attachés à vous, toujours courageux et fidèles mériter de célébrer dans les cieux avec tous les saints vos miséricordes et celles de Jésus, votre divin Fils et le Roi de nos cœurs, à qui soient amour, honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Préface	3
Le péché	5
Les fins dernières	24
La conversion	50
La grandeur d'âme	68
La volupté	85
L'enfant prodigue	101
Le travail	118
La communion fréquente	135
La persévérance	151
Epilogue	164
Consécration à la Sainte-Vierge	172

Le Sténographe Canadien